Aug. La fontaine — Contes choisis — 4
— — Le Chateau de Pierre . 2.
De Genlis — Belisaire — 2
— Laure Montreville — 2
Bruix — L'anglo-Irlandais — 4

4

Aux cris, aux transports de joie, on aurait cru que c'était une fête qui commençait; et chacun mettait un si grand empressement à voir les prisonniers, à s'agiter, à se fouler, que la place tout entière ressemblait assez à une mer, dont les vagues étaient soulevées par la tempête. De toutes parts, l'on entendait vociférer des imprécations contre tous les Grecs, auxquels les condamnés répondaient par ces mots, chacun selon le sentiment qui le dominait : *Vive la religion chrétienne, vive la liberté, vive Ypsilanti, vive Lokario, vive la république des Grecs*! Le calme impassible qu'ils conservaient, tout en poussant, au milieu du malheur, les cris qui proclament la victoire ou les fêtes, contrastaient étonnamment

par A.P.F. MENEGAULT
F
2 Vol

subitement saisie d'une terreur violente, dont elle était incapable de se rendre aucun compte, reflua confusément sur elle-même, avec tant de rapidité, qu'il serait impossible de se l'imaginer; mais lorsqu'elle fut accolée contre le mur de l'enceinte de la prison, plusieurs personnes se demandant déjà mutuellement pourquoi on agissait ainsi, cette rumeur cessa, et par un sentiment contraire au premier et tout aussi prompt, elle se précipita de nouveau sur la place vide, qu'elle couvrit en entier, pareille à la mer qui se recule d'une plage pour la noyer, quelques momens plus tard, sous un déluge de flots écumans. La soif de la vengeance, qui nous fait trouver une volupté à regarder le sang de nos ennemis,

brillait dans tous les yeux ; des pères soulevaient leurs enfans, des époux leurs femmes, pour qu'ils pussent mieux considérer la tête, dont le sang coulait toujours à terre goutte à goutte; la nuit les aurait surpris dans cet atroce plaisir, si le bourreau, pour mettre fin à ce spectacle affligeant, n'eût lancé la tête dans les airs d'un bras vigoureux, aux cris de *vive Mahomet, vive le sultan*, auxquels la foule répondit encore par ceux de *périssent ainsi tous les conspirateurs.*

Le rassemblement allait se dissiper, lorsqu'on s'aperçut que la tête, après avoir roulé sur la pente du toit du temple de Minerve Poliade, était restée attachée sur le bord par les cheveux. Tout le monde se mon-

NINA,

OU LE

CHATEAU DE JOUVENCE.

CABINET DE LECTURE
DE Mme BOUQUEROT

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/ninaoulechteau01mn

NINA,

OU LE

CHATEAU DE JOUVENCE,

CHRONIQUE DU IXe. SIÈCLE,

Publiée en vieux langage par l'auteur du *Voyage Sentimental;* retouchée et mise en nouveau style par l'auteur d'*Angélina.*

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez J^h. CHAUMEROT, LIBRAIRE, PALAIS DU TRIBUNAT, GALERIES DE BOIS, N° 188.

1808.

A M. DESCHAMPS,

Homme de Lettres, Secrétaire du Cabinet particulier de S. M. L'EMPEREUR, *et des commandemens de* S. M. L'IMPÉRATRICE, *Membre de la Légion-d'Honneur.*

MONSIEUR,

NINA et FLORESTAN, que j'ai l'honneur de vous présenter, sont des personnages histori-

ques, voilés d'un nom qui ne l'est pas. Long-temps ils furent malheureux, jamais ils n'abandonnèrent la vertu : ils sauront vous intéresser.

Charles le Grand, sous les lois duquel ils existèrent, leur accorda sa protection. J'ose offrir mon histoire au Poëte aimable, à l'Homme éclairé, au Mortel bienfaisant que LE GRAND NAPOLÉON honore de sa confiance.

Si vous daignez sourire à cet hommage de la gratitude, ce

sera le plus doux des succès pour l'Auteur, qui ne cessera jamais d'être, avec une estime respectueuse,

MONSIEUR,

Votre très-humble, très-obéissant et très-dévoué serviteur,

F. P. A. M.

Paris, le 30 mars 1808.

NINA,

OU LE

CHATEAU DE JOUVENCE.

CHAPITRE PREMIER.

Sur les bords de la Grône, dans une plaine riante et fertile, s'élevoit jadis l'antique château de Jouvence. L'œil, du haut de ses tours, planant sur les côteaux voisins, embrassoit un vaste horizon, et découvroit au loin l'ancienne ville de Cluny et les clochers de son opulente abbaye, qui, depuis, offrit une retraite à l'amant d'Héloïse. De larges fossés, un énorme pont-

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

levis, des tours gigantesques, annonçoient au voyageur la demeure formidable d'un des plus puissans suzerains de la Bourgogne.

C'étoit dans ce château que le vieux comte de Jouvence passoit sa vie avec sa fille unique, la belle Nina. Il étoit veuf; depuis quelques mois la comtesse avoit terminé sa carrière, et le comte ne la regrettoit nullement : c'étoit la plus méchante femme que l'on eût vue depuis long-temps, si bien que son époux, qui jadis avoit vaincu les Maures et les Sarrazins, forcé à la douceur les chevaliers discourtois, à qui rien enfin n'avoit résisté, trembloit devant sa noble moitié. Tant il est vrai que femme méchante est un tyran domestique.

Mais c'étoit la pauvre Nina qui avoit le plus souffert de cette humeur. Durant l'âge de son enfance, son père courant toujours chercher les aventures, la pauvre petite étoit seule avec sa mère qui, du matin au soir, ne cessoit de la gronder, de la tourmenter, de la frapper même, et cela sans le moindre sujet; car Nina avoit le caractère le plus doux et le plus patient. Elle étoit même si soumise et si respectueuse, que, bien qu'elle n'eût jamais tort, elle se le donnoit toujours, plutôt que d'accuser sa mère d'injustice. La nature, pour balancer les maux qu'elle auroit à souffrir, lui avoit accordé la douceur d'une colombe, et cette vertu augmentoit sans cesse, malgré la

rude manière dont une marâtre usoit envers la douce Nina.

Les mauvais traitemens rendent encore plus méchans ceux qui ont le germe d'une noire malice, ils ôtent la bonté à ceux qui n'en ont qu'une dose ordinaire ; mais lorsqu'elle est réelle et fortement enracinée, les peines et les souffrances ne font que lui prêter de nouvelles forces.

CHAPITRE II.

Il faut dire aussi que le sort avoit encore donné à Nina, pour adoucir ses peines, une chambrière dont les tendres soins la soutenoient dans cette route d'épines, et l'auroient empêchée d'y succomber.

Cette chambrière étoit la fille d'un habitant de Cluny, vieil homme d'armes, qui avoit vécu assez honorablement, mais qui, en mourant, ne lui avoit laissé qu'une jeune sœur, des yeux pour pleurer, une assez bonne éducation, et des bras pour travailler quand elle le pourroit. Quelques gens de son voisinage l'aidèrent d'abord; mais sa sœur étant morte peu de temps

après la mort de son père, le sort qui la poursuivoit venant de lui ravir un ami qu'elle chérissoit, et madame la comtesse de Jouvence ayant besoin d'une petite berceuse pour sa fille, on conseilla à la pauvre Rose d'aller se présenter au château.

La jeune orpheline s'en soucioit peu : elle savoit déjà qu'aller auprès de la comtesse, c'étoit aller en enfer, ou du moins en purgatoire; mais ceux qui s'intéressoient à elle lui répétoient ensemble : « Allez-y, Rose ; le diable n'est pas toujours si noir de près que de loin : peut-être y serez-vous mieux que vous ne le pensez ».

Ils ne le croyoient pas eux-mêmes : mais voilà comme on con-

seille pour se débarrasser des gens, quand on est las de leur faire du bien, et les infortunés à qui l'on donne ces conseils-là, quoiqu'ils en sachent la valeur, sont contraints de les trouver bons. Et puis, quand la poignante misère vous crie : il faut vivre, on est bien forcé de se résoudre.

D'ailleurs, la bonne Rose avoit un si grand fonds de dévotion, que, dans tous ses malheurs, elle se réconfortoit dans la prière, et trouvoit ainsi par la résignation le moyen d'adoucir les maux qu'elle ne pouvoit empêcher. Elle eut grand besoin de cette vertu auprès de la dame de Jouvence, surtout quand la jeune Nina commença à devenir aussi l'objet de la mechante hu-

meur de sa mère. Rose aimoit Nina comme si elle eût été sa sœur : elle seroit allée au bout du monde pour lui procurer le moindre plaisir, ou l'auroit emmenée à l'autre, si c'eût été le moyen de lui épargner un seul chagrin : mais, hélas! il lui falloit rester dans une région de souffrances. Tout ce qu'elle pouvoit faire, c'étoit, quand il n'y avoit plus là de comtesse de Jouvence, de presser Nina contre son cœur, de la couvrir de baisers, de lui recommander la patience, le respect envers sa mère. Ensuite, quand la jeune et sage orpheline avoit bien sermoné celle à qui elle avoit consacré sa vie, elle jouoit avec elle, tant que le sourire retournât sur ses lèvres enfantines.

ce qui n'étoit pas difficile, vu son heureux caractère. Rose, alors, oublioit aussi ses maux ; et son cœur, navré par les pleurs de Nina, étoit ému d'une joie vive et pure à l'aspect de son sourire.

Ce fut ainsi que l'héritière de Jouvence passa l'aurore de sa vie entre sa mère, qui la rendoit plus malheureuse que ne l'eût jamais fait la femme la plus étrangère, et une jeune villageoise qui, par sa tendresse, adoucissoit l'amertume de sa cruelle destinée.

Le seigneur, comte de Jouvence, avoit bien demeuré quelque temps au château, dans l'intervalle de ses courses chevaleresques : chaque fois il avoit voulu exiger que sa fille reçût un meil-

leur traitement ; mais jetez de l'huile sur des tisons ardens, vous voyez aussitôt les flammes s'étendre et menacer de produire un vaste incendie : la même chose arrivoit. Le comte étoit tellement rebuté, qu'il se voyoit réduit à garder le silence, crainte d'être obligé à faire pis ; et la pauvre petite Nina en étoit doublement maltraitée.

Enfin la mort vint délivrer le monde de cette méchante femme, qui étoit pour lui un pesant fardeau, et chacun en ressentit une grande joie, excepté Nina et même sa jeune gouvernante, (car Rose ne tarda pas à le devenir), qui versèrent de véritables larmes. Ainsi font les bonnes ames : causez-leur autant de mal qu'il sera

possible, et qu'il vous arrive malheur, ils bannissent de leur mémoire tout ce qu'ils ont souffert de vous, et ne songent plus qu'à vous plaindre ou à vous secourir, s'ils en ont le pouvoir.

CHAPITRE III.

La mort de la comtesse rendit Nina heureuse. Cependant il faut dire que le comte avoit trouvé dans ses courses guerrières, et conservé cette sorte d'âpreté qui, sans changer le fond du cœur, en rend l'enveloppe un peu rude; mais il aimoit vraiment sa fille; et, bien qu'il reçût ses caresses avec une dignité froide, qui auroit repoussé tout autre, c'en étoit assez pour donner de la joie à l'ame tendre de Nina. Mais elle auroit été encore plus heureuse si, au lieu de cette altière dignité, il lui eût témoigné une bonté toute paternelle; et l'on a toujours tort quand on ne rend

pas les gens, ses enfans surtout, aussi heureux qu'il est possible; mais chacun a son côté foible; et celui du comte de Jouvence étoit un orgueil démésuré. Au demeurant, c'étoit le meilleur seigneur du monde.

Survenoit-il dans ses terres une querelle capable d'enfanter un procès, il faisoit venir les deux contendans qui, avec un très-profond respect, exposoient la cause. Le comte les accommodoit assez judicieusement, et toujours indemnisant un peu de sa bourse celui qu'il condamnoit; mais il falloit souscrire à ses arrêts : il n'auroit pas été bien venu celui qui auroit osé appeler du jugement du seigneur comte de Jouvence.

Célébroit-on un mariage, il dépouilloit ses orangers, faisoit tresser de leurs fleurs une belle couronne à l'épousée, et ne manquoit pas de joindre quelques pièces au trousseau. Etoit-il question d'un baptême, il tenoit l'enfant sur les fonts, envoyoit chez l'accouchée sirops, vins, confitures, et tout ce dont elle avoit besoin; il faisoit grandement les dépenses d'église; mais il falloit que les registres de la paroisse fussent chargés des noms, surnoms, qualités, etc., etc., du seigneur comte de Jouvence.

Quelqu'un de ses vassaux étoit-il malade? il lui envoyoit aussitôt son valet arabe, qui étoit bon physicien, n'épargnoit point les drogues les plus chères : mais si l'on en

mouroit, c'étoit un tapage à faire trembler et rire; tant il s'emportoit contre le défunt, qui avoit osé partir de ce monde malgré les drogues et le valet arabe du seigneur comte de Jouvence.

Un autre perdoit-il son bien par infortune, ou bien, à la mort d'un père, s'en trouvoit-il si peu que chacun de ses enfans ne pût avoir de quoi vivre; enfin, par une cause ou une autre, manquoit-on de terre à cultiver pour y trouver sa subsistance; le comte faisoit aussitôt appeler son vassal, et lui donnoit sur ses domaines, en pur don et pour toujours, une part de terrein; encore étoit-ce sans redevances. Seulement, comme son or-

gueil ne manquoit pas de se fourrer partout, il exigeoit en échange un service d'honneur qui, à sa manière de voir, le grandissoit d'autant.

L'un étoit obligé de lui chausser ses éperons ; l'autre de lui tenir l'étrier ; un autre de conduire son palefroi par la bride, les quinze premiers pas : enfin, quand il partoit en course, ou quand il en revenoit, il se voyoit entouré d'un cortège de serviteurs, qui, au demeurant, trouvoient fort doux d'avoir ainsi de bons arpens de terre, qu'ils payoient en monnoie de singe. Aussi donnoient-ils, pardessus le marché, mais entr'eux, tant et plus de grimaces et de mo-

queries sur cette sotte vanité qui faisoit faire à leur seigneur des marchés aussi peu raisonnables.

Mais ainsi va le monde ; bien fou qui s'en fâcheroit : à tout marché chacun gagne à sa manière. Le comte remplissoit sa tête d'une gloire frivole ; ses vassaux remplissoient leurs granges et celliers de bons fruits. Avoir étoit l'essentiel pour ceux que la misère poursuivoit ; et pour celui que favorisoit l'abondance, le plus cher desir étoit d'élever aussi haut que possible le seigneur comte de Jouvence.

Nina étoit loin de remarquer ce défaut : au contraire, elle croyoit bonnement son père d'une espèce supérieure, et le vénéroit d'autant

plus ; et la bonne Rose l'entretenoit dans cette utile erreur ; car l'enfant qui voit des défauts à son père, n'a jamais pour lui de véritable tendresse : tant il est vrai qu'il ne faut pas seulement aimer ses parens, mais encore les respecter.

Au reste, comme on l'a déjà dit, c'étoit un bon suzerain que ce comte de Jouvence : témoin encore un fait qui aura des suites dans cette véridique histoire.

CHAPITRE IV.

Un jeune homme vêtu de noir, avec un long crêpe, les cheveux épars sur ses épaules, et monté sur un chétif coursier, arriva un jour dans la cour du château. Là, le cavalier mit pied à terre, se fit conduire devant le comte, et, versant des larmes en abondance, il lui remit une lettre conçue en ces mots :

« Mon cher et féal frère d'armes,

» Quand vous lirez cet écrit, le seigneur tout-puissant aura disposé de moi. En mourant, je ne laisse à mon fils que mon vieux palefroi, qui ne lui sera pas d'un

long service, et ma vieille épée, qui ne m'a jamais failli. Mais mon cher fils, je le lègue lui-même à vous, bon frère d'armes, vous priant de lui servir de père, d'éveiller son jeune courage par le récit de vos belles actions, et par des leçons d'honneur que vous lui donnerez mieux que nul qui soit au monde. Dans cette confiance, je meurs avec moins de regrets, et je prierai l'Eternel de conserver long-temps le vaillant comte de Jouvence.

» Adieu, cher frère; priez pour votre compagnon d'armes,

Le baron de Maugenet. »

Dès long-temps, en effet, le comte et lui s'étoient liés par la fra-

ternité d'armes, et ils avoient longtemps partagé les mêmes travaux et la même gloire ; mais ensuite leurs destinées avoient été bien différentes. Tout avoit prospéré au comte de Jouvence, déjà riche, et encore enrichi de plusieurs rançons, ou autres événemens de guerre, si bien qu'il avoit rapporté beaucoup d'argent, dont il avoit grandement augmenté ses possessions.

Le baron de Maugenet avoit, au contraire, été fait trois fois prisonnier par les Sarrazins, qui avoient exigé de si fortes rançons, que les terres et les châteaux, tout y avoit passé ; et le pauvre baron étoit venu mourir de ses blessures chez un de ses anciens vassaux,

qui, par pure générosité, prenoit soin du fils, depuis que la mère étoit morte de ses douleurs.

Si le comte de Jouvence avoit su la triste position du baron, il n'auroit pas manqué d'accourir à son aide : aussi, fut-ce la première chose qu'il dit en lisant la lettre.

De par la Sainte-Vierge, dit-il, le baron m'a fait une injure dont il me rendroit raison s'il étoit encore de ce monde, et de force à porter la lance. Comment ! il manquoit de tout, lorsque son frère d'armes avoit de tout en abondance ! A quoi donc pensoit-il, quand il tenoit la fraternité du comte de Jouvence pour si peu que de ne pas recourir à lui ? Jeune homme, sachez que votre

père a blessé les lois de la chevalerie ; mais je lui pardonne, parce qu'il vous confie à moi, afin que je vous serve de père. Oui, je le serai, si vous voulez être digne de lui, et des leçons que je pourrai vous donner. Embrassez-moi, mon fils, et n'ayez plus de crainte sur l'avenir, puisque vous êtes adopté par le seigneur comte de Jouvence.

CHAPITRE V.

Cependant le jeune Florestan de Maugenet versoit des larmes encore plus abondantes ; et comme il étoit déjà beau jouvencel, cela le rendoit encore plus intéressant ; et Nina, tendre et compatissante, le plaignit de tout son cœur. Tant que le jour dura, elle s'entretint avec la bonne Rose du pauvre orphelin, qui, si jeune, éprouvoit déjà le courroux du sort, bien qu'il parût plutôt mériter d'en avoir les faveurs.

Mais ce n'étoit que le langage d'un enfant, qui ne pouvoit voir de la peine sans la partager : l'héritière de Jouvence n'avoit que

douze ans, et Rose, à la fleur de son âge, suivit volontiers une conversation qui plaisoit à sa chère maîtresse. On auroit pu penser toutefois que, si ce n'étoit le premier symptôme de l'amour, à cause de sa grande jeunesse et de son innocence, au moins étoit-ce une disposition à en être un jour atteinte, d'autant plus que le jeune Maugenet avoit tout ce qui devoit plaire au cœur de Nina.

D'abord il ne comptoit que quatre ans plus qu'elle ; même douceur, même innocence, même sensibilité ; et sa figure offroit à-la-fois un caractère noble, gracieux et un air martial. Il avoit la taille robuste, mais bien prise, la jambe fine, mais nerveuse : Florestan joi-

gnoit la grace à l'annonce de la force, et promettoit d'être un doux ami et un redoutable guerrier.

S'il avoit intéressé Nina, Nina lui avoit aussi inspiré un tendre sentiment : sans être belle en cette perfection, qui d'ordinaire produit une dédaigneuse vanité, elle possédoit un charme qui, dès la première vue, lui gagnoit tout les cœurs. C'est que sa beauté ne se formoit pas de traits admirablement dessinés, mais de son ame bonne et ingénue, qui venoit se déployer sur sa figure.

Son teint étoit blanc, excepté ses joues rondes et fraîches, sur lesquelles brilloit une légère nuance de rouge, qui devenoit plus vive, pour peu qu'elle fût émue : sur ses

lèvres vermeilles erroit sans cesse ce tendre sourire qui naît de la pureté du cœur ; sur ses yeux bleus de grandes paupières se tenoient presque toujours baissées, mais, quand elles se levoient, elles laissoient passer de si doux regards, que ce seul attrait l'auroit fait aimer. Des cheveux d'un blond cendré formoient un cadre charmant à cette charmante mine ; une voix d'un timbre argentin, une taille souple et déliée, un maintien gracieux. . . . Elle ne possédoit pas encore tous ces charmes, puisqu'elle avoit vu seulement douze fois le retour du printemps ; mais déjà l'on auroit pu voir que vouloient se former de jolies éminences bien tracées,

et ornées de deux boutons semblables à des boutons de roses qui commencent à poindre ; mais de ces roses buissonnières, dont le rouge est de couleur pâle : plus tard, il est bien certain que ce seront des boutons de roses à vive couleur.

Maugenet ne pouvoit en voir autant : une double toile, d'un tissu bien serré, cachoit ces trésors naissans ; mais il en avoit d'ailleurs assez vu pour en avoir le sein agité.

Il n'y avoit point là de jeune gouvernante avec qui s'entretenir de Nina, comme Nina s'entretenoit de lui : il causoit avec lui-même, et s'occupa ainsi tant que dura la nuit, si bien qu'il la passa toute

entière sans clore l'œil : mais bientôt il fut plus tranquille, parce que le comte de Jouvence et la bonne Rose, se confiant dans l'extrême jeunesse de Nina et de Florestan, leur laissèrent pleine liberté d'être ensemble tout le jour.

CHAPITRE VI.

Le jeune Florestan, par son bon naturel, attiroit tous les cœurs. Tant que le comte vouloit conter et répéter ses anciennes courses et prouesses, il écoutoit émerveillé, et témoignoit le désir de l'imiter autant qu'il seroit en lui. Il eut, après Nina, la première place dans son cœur, surtout depuis qu'un jour Rose étant allée avant l'aurore à l'oratoire du château, elle y trouva Florestan qui, pieusement agenouillé devant l'autel, et versant des larmes, prioit à demi-voix pour son père et sa mère, qu'il croyoit bien en paradis, mais qui pouvoient encore n'être qu'en pur-

gatoire, où le plus léger péché nous fait stationner un temps que les prières des vivans peuvent abréger.

Il étoit si occupé, qu'il n'entendit point la gouvernante qui, de son côté, après s'être étonnée de voir un jeune homme si pieux, s'étoit retirée sans faire le moindre bruit; mais elle le guetta depuis, et observa qu'il faisoit la même chose deux fois la semaine, aux jours qu'il avoit perdus son père et sa mère : et dès-lors elle l'aima de la plus tendre affection.

Il en fit autant de son côté, et lui donna place dans son cœur auprès de Nina, et de celles qu'occupoient les images de ses parens; images qui toujours y demeurè-

rent, ainsi que la piété pour leur mémoire chérie.

Cependant le temps, qui use tout, émoussa les pointes des premières douleurs, ne laissant à leur place que des regrets qui ne l'empêchoient plus de donner accès, sinon à une grande gaîté, au moins à un doux contentement.

CHAPITRE VII.

Bientôt le château de Jouvence fut un vrai séjour de félicité ; chacun y jouissoit à sa manière. L'été, le comte alloit dans ses domaines étaler son orgueil, recueillir de profondes révérences, et, par ceux qui tenoient des terres de lui, se faire rendre des hommages, qu'il avoit achetés assez cher, comme nous l'avons dit plus haut.

Maugenet passoit les journées avec l'écuyer du comte, manégeant sur son palefroi, jouant de la lance, de l'épée, et courant la quintaine, dont il revenoit couvert de sueur et de poussière, et Nina ne l'en trouvoit que plus beau. Les fem-

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

mes ont toujours aimé les cavaliers forts et vigoureux dans les exercices de Mars; elles savent bien pourquoi, celles qui s'y connoissent; mais les novices l'ignorent : et cependant elles pensent de même, tant elles sont éclairées sur les vœux de la nature!

Nina et sa chère gouvernante passoient dans l'oratoire les premiers instans de chaque journée, puis elles s'occupoient de quelques ouvrages qu'elles donnoient ensuite aux pauvres. Après cela elles s'amusoient à dessiner, broder, festonner; puis venoit encore le valet arabe, qui savoit et leur apprenoit des recettes et l'art des pansemens, et dont les leçons finirent par rendre Nina surtout si bonne *physi-*

cienne, que les malades étoient aussi bien entre ses mains qu'entre celles de l'arabe lui-même.

Une autre occupation encore de Nina, c'étoit de retourner bien exactement le sablier, et de le regarder à chaque minute, lorsqu'approchoit le moment où Maugenet devoit rentrer de ses exercices : peut-être aussi de s'impatienter tout bas contre le sable qui ne couloit pas assez vîte. Ce n'étoit encore qu'enfantillage ; mais ainsi préludoit le malin dieu d'Amour.

L'automne amena d'autres plaisirs : la récolte des fruits, les vendanges, tout est fête quand le ciel envoie une bonne année ; et celle-là en fut une des plus fertiles. Le paysan, plus assuré de sa subsis-

tance, est aussi plus joyeux et plus avenant. Chaque fois que Rose, Nina et Florestan sortoient, ils étoient invités d'entrer dans quelque chaumière, où ils trouvoient des fruits, du laitage, la propreté, l'air de joie et d'empressement; et le plaisir que trouvoient nos deux jeunes gens à ces goûtés, leur en faisoit autant de fêtes.

Le comte ne voyoit pas avec autant de satisfaction sa fille manger ainsi chez des *vilains*, tant il craignoit de déroger à la dignité du seigneur comte de Jouvence. Mais voulant prévenir la tache qu'il redoutoit, il imagina de donner chaque fois à la gouvernante beaucoup en sus de ce que le goûter pourroit valoir; ce qui fâchoit grande-

ment les pauvres villageois, qui perdoient ainsi le plaisir qu'ils avoient eu à offrir de bon cœur. Il est vrai que les deux jeunes gens et Rose les consoloient, en leur prouvant qu'ils n'en conservoient pas moins de reconnoissance ; car, quand on s'est attendu à cette monnoie du cœur, aucune autre ne peut la remplacer. Mais au contraire, alors, la monnoie d'argent devient humiliante.

On leur donna, un beau jour de dimanche, une belle fête, où le comte ne craignit pas de déroger, parce que c'étoit lui qui la donnoit : il permit à sa fille de se familiariser avec les jeunes paysannes ; Maugenet se mêla aux jeunes

villageois, et la plus franche gaîté anima la fête.

L'hiver on faisoit souvent de grandes chasses aux cerfs, loups et sangliers, qui étoient presque toujours suivis et forcés de telle manière, qu'ils venoient recevoir la mort à la vue du château. Au moindre bruit Nina couroit ouvrir la fenêtre, et, malgré la bise, elle étoit là, prêtant l'oreille, et portant ses regards à l'entour, tant qu'elle entendoit quelque bruit. Son jeune cœur l'y retenoit d'autant plus, que Florestan s'y distinguoit par sa force, sa valeur, son agilité, et qu'il étoit rare qu'il laissât au comte autre chose à faire que le dernier coup d'honneur : car, l'orgueil du seigneur comte

de Jouvence n'en vouloit pas davantage.

Le soir, réunis sous le manteau de la cheminée, on parloit de la chasse, dont le comte ne manquoit pas de s'approprier la plus grande part de gloire. De là, il passoit à la répétition de ses antiques prouesses. On faisoit quelquefois des lectures choisies, de sorte que la vaillance, la piété et les autres vertus s'en augmentoient encore. Rose faisoit de ces contes de bonnes gens, qu'elle tenoit de sa mère, qui font rire de tout cœur, sans être assaisonnés de méchanceté satirique, ni de fades equivoques : on finissoit par chanter des romances, dont les autres redisoient les refreins.

CHAPITRE VIII.

A LA renaissance du printemps recommencèrent les plaisirs champêtres, et l'année se passa comme celle qui l'avoit précédée : il en fut ainsi encore à-peu-près de la suivante ; mais l'autre ne leur ressembla aucunement.

Quand le soleil sourit à la nature, quand la terre voulut produire la verdure et les fleurs, quand les oiseaux commencèrent à s'ébattre sous la ramée, alors Nina et Florestan se sentoient agités, sans savoir de quoi ; mais leur sein battoit plus vîte, et se soulevoit sans cesse, comme oppressé par les soupirs qui s'en exhaloient. Des distrac-

tions continuelles venoient troubler leurs travaux ; il ne leur etoit plus possible d'être ailleurs qu'ensemble, et cependant ils ne s'y trouvoient point à l'aise. En vain cherchoient-ils leur ancienne gaîté enfantine, ils ne trouvoient plus de gaîté. Ils auroient voulu toujours se fixer de leurs regards ; et s'ils se rencontroient, ils baissoient vîte leurs paupières, puis une rougeur brûlante venoit se répandre sur leurs joues. Se trouvoit-il un peu de tendresse dans les romances de Rose ? aussitôt des larmes se présentoient à leurs paupières.

Et les nuits ! c'étoit bien autre chose ! . . Souvent ils appeloient en vain le sommeil : à sa place surve-

noient de violentes agitations, des tourmens indéfinissables; tellement qu'ils ne pouvoient tenir en leur couche, jadis si paisible, et qu'ils étoient contraints de se lever, pour ouvrir les fenêtres, et chercher, dans la fraîcheur de la nuit, un soulagement qu'ils ne rencontroient pas là plus qu'ailleurs. Ou bien, quand un excès de veille les accabloit et les forçoit de s'endormir, à peine avoient-ils clos l'œil, qu'autour d'eux venoient soudain voltiger mille songes bizarres, mais toujours montrant à chacun l'image de l'autre.

Ainsi l'Amour commençoit à les enflammer de ses feux : les chaleurs brûlantes de l'été ne firent qu'augmenter l'incendie, et les

pauvres enfans étoient déjà tout embrâsés, qu'ils ne s'en doutoient point encore.

Rose n'y pensoit pas davantage ; elle n'étoit point soupçonneuse. Le comte de Jouvence voyoit de trop haut pour apercevoir de si minces détails ; l'Amour alloit toujours tenant le feu couvert, mais n'en faisant que plus de ravages.

CHAPITRE IX.

Il arriva enfin un moment où, rompant tout obstacle, les flammes de l'amour se déployèrent avec violence.

Nina, fatiguée de tant et si longues souffrances secrettes, finit par être prise d'accès de fièvre, qui se répetèrent en augmentant chaque fois : bientôt il fallut se mettre au lit, où la maladie vint l'assaillir au point qu'on trembla pour sa vie. Ce fut alors que la jeune gouvernante vit bien l'amour des deux jeunes gens.

Maugenet passoit les jours et les nuits au chevet de Nina, et se lamentoit, se désespéroit au point,

que c'étoit vraiment pitié de le voir, de l'entendre, s'écriant sans cesse : — « O mon Dieu ! prenez ma vie, et sauvez mademoiselle Nina. Aussi bien n'en veux-je pas sans elle. Que ferois-je au monde sans Nina ? »

Vainement la bonne Rose faisoit tous ses efforts pour le renvoyer. Tout ce qu'elle pouvoit obtenir de lui, étoit de se montrer quelques instans à ses heures d'exercices, et de se cacher dans un petit cabinet, près de la malade, sitôt qu'on entendoit venir le comte. Nina, de son côté, quand la fièvre troubloit son cerveau, ne cessoit de répéter le nom de Florestan.

CHAPITRE X.

Cependant le mal alloit toujours croissant. Le valet arabe n'y comprenoit plus rien : les plus fameux *physiciens* furent appelés, et ne réussirent pas mieux ; le désespoir étoit dans le château. Maugenet perdoit la tête ; le comte de Jouvence oublioit sa fierté, jusqu'à laisser voir son attendrissement ; Rose s'agenouilloit du matin au soir et du soir au matin devant le prie-Dieu, qu'elle arrosoit de larmes. Un jour elle le quitte subitement, comme par inspiration.

« Monseigneur, dit-elle à Florestan, il y a encore un moyen de l'obtenir de Dieu, s'il n'a pas tout-

à-fait arrêté de l'appeler à lui. A dix lieues d'ici est la chapelle de Notre-Dame des miracles. Il faut y aller pieds-nus, y porter un cierge assez grand pour qu'il puisse brûler pendant sept heures : il faut rester tant qu'il dure, prosterné devant l'image de la Sainte-Vierge, puis entendre trois messes, faire ses dévotions à la dernière, et mettre sur le plat d'argent une pièce d'or pour l'entretien de la chapelle; ensuite vous prendrez dans une fiole de l'eau que l'on voit sourdre goutte à goutte par une pierre du mur de la chapelle, et vous l'apporterez à boire à la malade ».

« Oh ! dites-moi, s'écrie Maugenet, dites-moi vîte de quel côté il faut aller ; je pars à l'instant

même. Je ferai la route nu-pieds, comme vous dites ; mais il faudroit envoyer le meilleur palefroi de monseigneur le comte, pour que, lorsque j'aurai puisé de l'eau, il me soit possible de revenir bien promptement. Il est encore une chose qui m'embarrasse ; c'est la pièce d'or : vous savez, bonne Rose, que je ne possède rien au monde. »

« Et vous, monseigneur, ne savez-vous pas que j'aime mademoiselle autant que vous l'aimez ? Je vais dire à monseigneur son père d'envoyer un palefroi. Quant au reste, ajouta-t-elle en tirant de son aumônière deux pièces d'or, en voilà une pour la chapelle, et une autre que vous distribuerez aux pauvres. »

Le comte entra comme elle parloit ainsi. Il entendit la fin de son discours, et vit les deux pièces d'or.... Alors il se mit en grande colère de ce que la jeune gouvernante vouloit se charger d'une dépense qui le regardoit; et, lui rendant ses deux pièces d'or, il en donna quatre à Maugenet, en lui disant d'en employer la moitié à une fondation, avec ordre de faire charger le registre du nom du seigneur comte de Jouvence. Il promit en outre d'envoyer sur la route deux bonnes haquenées, pour qu'il fût plutôt de retour.

Florestan partit aussitôt, tenant à la main un grand cierge, la tête découverte et les pieds-nus.

Il n'avoit pas fait cinq cents pas,

que déjà ses pieds étoient meurtris, et bientôt après déchirés ; mais, il n'y songeoit point et cheminoit toujours : si bien que, sans prendre de repos, il arriva à la chapelle au moment que le soleil se couchoit. Il y passa la nuit en prière, le cierge brûlant devant l'autel. Comme il s'éteignoit, l'aube parut : les prêtres entrèrent alors ; il entendit les trois messes : il fit enfin exactement ce qui lui étoit prescrit ; puis il s'en revint si vîte, qu'il se trouva au château, quand on le croyoit encore à la chapelle.

Combien sa joie fut grande, en apprenant qu'à l'heure même où il avoit entendu la première messe, Nina avoit éprouvé une crise violente, mais heureuse, et que dès

ce moment on la regardoit comme sauvée !

Elle but néanmoins la fiole d'eau de Notre-Dame des miracles, afin d'achever sa guérison, qui ne tarda pas à être entièrement opérée ; et la satisfaction fut aussi grande au château, qu'avoit été grande la douleur.

CHAPITRE XI.

Dès sa première sortie, Nina se rendit à l'oratoire, en attendant que l'entier retour de ses forces lui permît d'aller à la chapelle même rendre grace à Notre-Dame des miracles. De l'oratoire elle voulut se promener dans son petit jardin, qu'elle affectionnoit beaucoup; et l'on n'en sera point surpris, ce petit jardin étoit l'ouvrage de Florestan.

Il avoit été négligé comme le reste, pendant la maladie de Nina; mais il étoit réparé depuis sa convalescence, même augmenté d'un petit tertre, sur lequel on voyoit

un cyprès avec ses branches et racines, gissant à terre, comme arraché par le vent, et couvert de rosiers en fleurs, qui le laissoient seulement appercevoir.

Cette représentation figurée étoit assez sensible : aussi Nina la payat-elle d'un si doux regard, que le tendre Maugenet, pour en obtenir un second, auroit volontiers recommencé, de la même façon que la première fois, le pélérinage de Notre-Dame des miracles.

Tandis qu'il se le disoit tout bas, et que Nina se disoit aussi de lui beaucoup de choses en elle-même, sortit tout-à-coup de derrière un buisson une troupe de jeunes filles vêtues de blanc, portant des cor-

beilles de roses effeuillées, qu'elles répandirent sur le cyprès, jusqu'à ce qu'il en fût entièrement caché. Ensuite, la plus jolie de la bande vint dire de mémoire un beau compliment, et donner un bouquet à Nina, un autre à Maugenet... Elle rougit en présentant celui-là. Nina rougit aussi. Florestan s'en apperçut; et remettant à la bonne gouvernante le mérite d'avoir sauvé la malade par ses soins et par l'idée qu'elle avoit eue du pélérinage, il en prit le prétexte de lui déférer son bouquet. Rose, en faisant des deux un seul, fut d'avis de les consacrer dans l'oratoire.

Tous trois s'y rendirent aussitôt avec le cortège de jeunes filles qui,

y étant arrivées, se mirent à chanter un cantique d'une si douce et si pieuse harmonie, que les cœurs en étoient vivement émus.

Le comte de Jouvence y vint aussi, attiré par le chant, dont il éprouva un tel effet, qu'oubliant son orgueil, il se mêla parmi les paysannes, et à leurs voix claires joignit la sienne, encore mâle, qui, avec celle de Florestan, commençant à le devenir, et tous deux prenant bien l'accord des autres, fit un ensemble très-satisfaisant. Monseigneur voulut ensuite que l'on dînât au château, et de plus, à la même table que lui : miraculeux effets des actes religieux qui, rappelant l'homme à lui-même,

effacent ces lignes de séparation que l'orgueil a la sottise de tracer!

Après le dîner, le valet arabe prit une vielle, dont il jouoit assez bien. On dansa, et le reste du jour s'écoula au sein de l'allégresse et des plaisirs.

CHAPITRE XII.

Peu de temps après cette fête, Rose proposa aux deux jeunes gens de porter le déjeuné dans un bois solitaire, et assez distant du château. La partie fut aussitôt acceptée, aussitôt faite, et l'on s'y préparoit à déjeuner gaîment; mais il n'en fut point du tout ainsi : la jeune gouvernante avoit un air sérieux qu'on ne lui avoit jamais vu, et qui imposoit à Nina et à Maugenet une espèce de contrainte.

Enfin, elle leur parla ainsi, d'un ton sevère : « Ce n'est pas pour une partie de plaisir que je vous ai proposé de venir en un lieu aussi solitaire : c'est pour vous parler d'une

affaire importante, d'où dépend le sort de votre vie».

Nina et Florestan l'écoutoient immobiles, la regardant d'un œil fixe et en même temps effrayé, retenant leur souffle, et se sentant le cœur serré par mille craintes sur ce qu'elle alloit leur dire. Elle continua ainsi, en s'adressant à Nina :

« Vous croyez, mademoiselle, avoir retrouvé la sante? et vous, mon jeune seigneur, vous croyez ne l'avoir pas perdue?.. Eh bien! apprenez que tous deux vous êtes atteints d'un mal.... le pire qu'il y ait au monde, et dont peut-être vous ne guérirez de la vie, du mal d'amour, enfin».

A ces mots, les deux jeunes gens perdirent tout-à-fait contenance,

baissèrent les yeux, et sentirent du même instant un frisson de glace et une flamme brûlante courir par tout leur corps.

La bonne Rose alors leur prenant les mains, et quittant son air sévère, ajoute : « Oui, je le vois bien, vous vous aimez d'amour extrême et violent, d'un amour qui, sans doute, ne finira qu'avec vous : cependant il ne faut pas vous effrayer. Si l'amour est souvent une maladie, ce n'est pas toujours un malheur, (comme il le fut, hélas! pour moi....) Mais, alors, il faut qu'au lieu de son flambeau, on soit éclairé du grand jour. C'est le mystère qui gâte tout ; et celui qui marche sous les regards des autres, ne quitte jamais la bonne voie. Il

faut donc que, sans perdre un instant, notre seigneur et maître soit informé....»

Ah! ma chère Rose! s'écrièrent-ils en même temps, et se jettant dans ses bras, que nous proposez-vous?.. Florestan ajouta : Je sens trop que vous avez raison, en me croyant malade d'amour violent, et qui certes durera autant que ma vie. Vous avez raison de même en pensant que ce mal est un grand malheur, si la vertu ne l'accompagne; et la vertu exige, je le sais bien, que le tort de m'être ainsi laissé frapper d'un trait, que pourtant je n'ai pu parer, monseigneur de Jouvence le sache tout de suite, au risque de recevoir la mort de lui; car il est certain que, s'il faut

renoncer à mademoiselle Nina, j'en mourrai de douleur : mais bien que je sente lui devoir cette confession, je ne le pourrai jamais, non, jamais je n'aurai le courage....

Eh bien ! s'écria Rose, je me chargerai de parler ; et vous verrez, je crois, que vous ne pouvez avoir de meilleur avocat.

CHAPITRE XIII.

L'on repartit pour le château : pendant la route, Maugenet ne parla que de ses craintes, à cause de son peu de mérite et de son indigence. Nina marchoit sans dire mot : elle soupiroit, elle se détournoit pour essuyer les larmes qui venoient briller sur ses paupières ; quelquefois, à la dérobée, elle promenoit lentement ses regards sur son jeune ami ; ensuite, elle les élevoit au ciel, et sembloit dire : O mon Dieu! ne me l'enlevez pas, celui que mon cœur a choisi!

Plus ils approchoient du château, plus les transes des deux amans augmentoient. Ils auroient

voulu que l'aveu fût fait promptement, pour savoir promptement si la mort ou le bonheur les attendoit; et pourtant ils souhaitoient que le comte ne s'y trouvât pas, et qu'ainsi le terrible moment fût différé. Leur désir fut exaucé; ils s'en désespérèrent, car ils tombèrent dans une mortelle inquiétude jusqu'au moment où revint le comte.

Comme ils tremblèrent de tout leur corps, ces pauvres amans, en entendant hennir son palefroi! Ils n'eurent que la force de prendre chacun une main de la bonne Rose, la presser contre leur sein, et se sauver, Nina dans son appartement, Maugenet dans un petit bois tenant au château. L'une, de derrière le rideau de sa fenêtre; l'autre caché

par un buisson, virent la douce messagère s'avancer gravement au-devant du comte, lui parler, et entrer avec lui dans la tour des archives, où étoit le cabinet particulier. Alors le courage leur manqua tout-à-fait, et une fièvre violente agita leur sang.

Florestan faisoit quelques pas, s'approchant de la tour, et se reculoit aussitôt, crainte d'être apperçu: mais il restoit les yeux fixés sur elle, et l'oreille tendue pour écouter... quoiqu'il lui fût impossible d'entendre, en étant trois fois trop éloigné.

Nina, plus tremblante que la feuille de peuplier pendant l'orage, alloit de sa fenêtre à la porte de sa chambre, quelquefois jusques sur

l'escalier ; elle se hasardoit même à descendre quelques marches, en s'appuyant contre la muraille, tant sa frayeur la rendoit foible ; puis, au moindre bruit, cette même frayeur lui donnoit la force de se sauver aussi vîte que l'éclair au fond de son cabinet, d'où, aussitôt après, elle retournoit sur la pointe du pied, avançant un pas, en reculant un autre, mais finissant par se trouver encore sur l'escalier, d'où elle fuyoit encore de même au plus léger bruit qui se fit entendre.

La porte de la tour s'ouvrit enfin. Tout-à-coup, Nina et Florestan, frappés à-la-fois, bien qu'ils ne pussent pas même se voir, tombèrent prosternés, et presque morts d'effroi. Mais quelle fut leur épou-

vante, lorsque le comte parut hors de la tour, et que de sa voix haute il appela Florestan de Maugenet ! Alors les deux amans se crurent à leur dernière heure.

Si cependant le comte appela une seconde fois Florestan, en même temps la sensible Rose l'appela aussi d'un ton qui lui rendit un peu de courage. Il vint donc, pâle, défait, rallentissant sa marche à mesure qu'il s'approchoit ; et, quand il fut à quelques pas, il s'arrêta, sans seulement oser lever les yeux, et seroit demeuré là, si Rose ne lui eût dit d'approcher et de ne rien craindre ; que monseigneur le comte de Jouvence ne vouloit que son bonheur.

Maugenet s'élance, embrasse les

genoux du comte, qui lui tient ce discours :

« Jeune homme, relevez-vous, et écoutez-moi. Oui, je vous permets d'aspirer à la main de ma fille ; vous êtes d'une noblesse assez antique et assez renommée : mais vous n'avez rien, et vous n'êtes encore rien par vous-même ; et il faut, pour obtenir Nina, peu de richesses, mais beaucoup de gloire. Tâchez d'en acquérir, et vous serez mon gendre. Allez combattre les Maures, les Sarrazins, et autres infidèles ; faites d'illustres prisonniers, rançonnez-les chèrement ; pillez mosquées, synagogues, châteaux, villes même, si vous le pouvez ; tout est de bonne prise chez les payens ; en un mot, que votre épée vous rap-

porte seulement le dixième de ce qu'aura ma fille ; je n'en exige point davantage ; encore n'est-ce que pour la forme. C'est surtout en faisant une pleine moisson de lauriers et de gloire que vous mériterez de devenir mon héritier. Je vous accorde trois années ; si, au bout de ce temps, vous revenez digne de mon alliance, j'engage ma parole que vous serez l'époux de Nina, et le fils du seigneur comte de Jouvence. »

O mon seigneur ! répond Florestan, je ne puis exprimer ce que m'inspirent la tendresse et la gratitude. Les plus fortes expressions ne seroient rien auprès de ce que j'éprouve dans mon ame. Oui, avant trois ans, j'aurai moissonné

tant de gloire, que sûrement je reviendrai digne de mademoiselle Nina et de monseigneur son père, ou je serai parti de ce monde les armes à la main. Mais je ne suis pas chevalier ; je n'ai d'autres armes que l'épée de monseigneur mon très-honoré père.... — Maugenet, vous oubliez que le seigneur comte de Jouvence.... — O mon second père !... — Demain, dès l'aurore, mettez-vous en retraite : dans huit jours je vous armerai chevalier. Le reste me regarde.

Pendant cet entretien, Rose avoit couru chercher Nina, qu'elle trouva dans une situation cruelle, et qu'elle eut grande peine à persuader des bonnes dispositions de son père. Elle en eut plus encore à l'a-

mener vers lui; cependant elle y parvint.

Dès que le comte l'apperçut, il la rassura en lui tendant la main, et en lui disant :

Approche-toi, ma chère fille ; il ne tient qu'à Florestan de devenir ton époux. Ta bonne gouvernante m'a tout conté : je vois bien que vous ne méritez l'un et l'autre aucun reproche.....

Il auroit continué ; mais Nina étoit déjà évanouie dans les bras de Rose. Elle fut bientôt revenue à elle, et courut se jetter dans ceux de son père ; et il n'est pas besoin de dire combien elle lui fit de vives et tendres caresses. On devine aussi quels regards elle portoit sur Florestan, et ceux qu'il portoit sur

elle, et comme, quand elle fut seule avec Rose, elle l'accabloit de baisers, pleuroit sur son sein, l'appeloit son amie, et lui disoit mille choses qui s'épanchoient de son cœur, rempli de bonheur et de joie.

CHAPITRE XIV.

Dès le lendemain, Maugenet se mit en retraite, dont il ne fut plus distrait que pour faire préparer ses armes, l'équipage de son cheval, et lire et relire tous les cahiers traitant des principes et des lois de la chevalerie. Mais une pensée l'occupoit plus que tout le reste : son amour pour Nina.

Il ne la voyoit plus qu'à table, où le comte leur permettoit une honnête liberté. Florestan en profitoit pour lui répéter sans cesse que, s'il ne périssoit dans les combats, il reviendroit sûrement avant trois ans, digne d'elle et de monseigneur son père. De là, il prit occa-

sion d'annoncer qu'il se nommeroit *le Chevalier au doux espoir*, jusqu'à ce qu'il pût se dire le plus heureux des chevaliers.

Un jour, encore plus encouragé par le comte, il osa requérir Nina d'accepter quelque don de sa main.... Elle rougit. Son père fit un signe d'approbation : Rose sourit, et, la prenant par la main, l'emmena, en disant aux autres : — Attendez, attendez ; nous ne serons pas long-temps sans vous faire réponse. En effet, elle revint aussitôt, ramenant Nina, qu'il falloit un peu contraindre, et qui portoit un paquet qu'elle presenta respectueusement au comte, en lui disant : — Monseigneur, quand je l'aurois eu finie tout-à-fait, je vous

l'aurois apportée de même, pour que vous en fissiez selon votre volonté. —

Le comte déroula le paquet. C'étoit une écharpe de soie gris de lin, sur laquelle, en belle broderie, elle avoit tracé des pensées et des immortelles, et, au milieu, une couronne de laurier, autour de laquelle étoient écrits ces mots : *Il en moissonnera beaucoup le chevalier armé par le seigneur comte de Jouvence.*

Parmi les feuilles de laurier, Nina avoit d'abord dessiné les traits de quelques feuilles de myrte : mais ils étoient effacés, de manière cependant que le comte en aperçut la trace ; ce qui le fit sourire de façon que Nina fut bien décontenancée ;

mais au même instant son embarras fit place à une grande joie, quand son père lui dit : « Ma fille, il faut finir ce que tu avois commencé. On peut promettre faveur d'amour, quand elle doit être acquise par la gloire : ce sont de telles promesses et un tel espoir qui font les grands chevaliers. Achève donc ces feuilles ; et après ces mots : *Il en moissonnera beaucoup le chevalier armé par le comte de Jouvence*, ajoute ceux-ci : *et les cherchant pour mériter Nina.*

Il lui rendit la ceinture. Elle se jetta dans ses bras, et lui donna un tendre baiser, tandis que Maugenet tenoit la main du comte, et la pressoit contre son cœur.

Dans ce moment, on apporta un

écu neuf que le comte avoit commandé pour Florestan, mais dont il lui avoit laissé l'ordonnance à son gré. Celui-ci y avoit gravé bien en leur ordre, et sans en manquer une, les étoiles que l'on voit en regardant le pôle. Elles étoient burinées au brillant sur un fond assombri par les picotures du burin. L'étoile polaire seule étoit différente des autres : elle avoit le tour de ses pointes tracé en simples lignes, pour encadrer une N formée de clous d'acier taillés en pointes de diamans, et jettant un éclat merveilleux. On lisoit autour de l'écu : *elle est mon étoile polaire.*

Maugenet prit l'écu, le porta au comte de Jouvence, et, à genoux, lui demanda s'il permet-

toit. ... — Ce sera moi-même, dit le comte, qui te le mettrai au bras, le jour que je t'armerai chevalier. Je veux, en attendant, m'en servir, et courir avec deux ou trois fois la quintaine, afin que l'ayant porté, il devienne le mien, et que par-là s'y imprime vertu de victoire, ainsi que l'ont toujours eue les armes du seigneur comte de Jouvence.

Lorsqu'il eut fini ces mots, Rose dit à Florestan : Monseigneur, puisque tout le monde vous fait un don, je veux aussi vous faire le mien. Alors elle tira de son aumônière une grande médaille d'argent fin, sur laquelle, d'un côté, étoit une vierge en relief, de l'autre les grains d'un chapelet, dont les deux

bouts venoient se joindre dans le haut de la médaille, et y tenir suspendue une croix qui en occupoit le milieu.

En la lui donnant, Rose ajouta : Monseigneur, ne manquez pas un seul jour de dire ce chapelet. Soyez sûr que moi je n'en passerai pas un sans dire mon rosaire tout entier à votre intention, et sans prier le ciel....

La voix lui manqua par l'oppression de son sein : quelques larmes rouloient dans ses paupières, et la plus vive émotion s'empara de tous les cœurs.

CHAPITRE XV.

Il arriva enfin le grand jour où devoit être conféré à Maugenet l'ordre de chevalerie. Le comte voulut donner le festin du paon; et il invita à ce repas les chevaliers, barons, châtelains et suzerains des environs. Ils y vinrent en foule : mais je ne parlerai que d'un seul; et, par la suite, on verra bien pourquoi.

C'est du seigneur comte de Salornay, beau-frère du comte de Jouvence, dont il avoit épousé la sœur depuis une vingtaine d'années : mais celle-ci étoit morte six mois après son mariage; et, à cette occasion, des débats d'intérêts

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

avoient divisé les deux beaux-frères à tel point que, depuis, ils n'avoient plus voulu se voir. Chacun d'eux en outre avoit une dose d'orgueil trop démesurée; avec cette différence pourtant qu'une grande bonté d'ame accompagnoit et faisoit pardonner celui du comte de Jouvence, et qu'il n'en étoit pas ainsi de celui du comte de Salornay.

Depuis quelque temps, un châtelain de leur voisinage, (car les châteaux de Jouvence et de Salornay n'étoient distans l'un de l'autre que de six lieues), ce châtelain d'esprit conciliateur travailloit à les rapprocher. Le comte, qui n'avoit point de véritable haine, profita de l'occasion qui se présentoit, lui dépêcha un estafier pour le

convier au festin du paon : le comte de Salornay accepta, et vint....

Nina et Florestan eurent grande peine à ne pas rire en le voyant arriver.

Un nain le précédoit, qui, s'arrêtant au pont-levis, cria à haute voix : « Estafiers et valets du seigneur comte de Jouvence, allez annoncer à votre maître que voici venir monseigneur le comte de Salornay, son beau-frère et son féal ami ».

Aussitôt après parut le comte de Salornay lui-même, dont il sera facile de juger par le portrait que je vais en faire : A un corps de nain, la nature avoit, par un de ses jeux bizarres, attaché des jambes et des bras de géant, mais seu-

lement par la longueur, qui sembloit s'être étendue aux dépens de la grosseur, si bien qu'on auroit dit autant de bâtons brisés comme des fléaux à battre en grange. Sur ses épaules, inégalement élevées, se voyoit une tête si grosse, si lourde, qu'on ne concevoit pas comment il gardoit l'équilibre : le visage à l'avenant du reste, la chevelure fauve et laineuse. Ajoutez à tout cela quelques supplémens que lui avoit valus son orgueil, en l'excitant à de nombreuses querelles, dont il portoit le témoignage et la preuve de chacune, en ayant toujours recueilli quelque bon coup.

Mais parlons de son esprit et de son caractère. Du premier, j'aurai

bientôt fait; il n'en avoit pas plus que le coursier de Balaam, dont il tenoit beaucoup par son entêtement et son humeur quinteuse. Quant à son caractère, il étoit orgueilleux outre mesure et de toutes les façons : orgueil de naissance qui lui faisoit dénombrer les quartiers de noblesse pour y mesurer son accueil; de là les simples vassaux étoient vus de lui, comme étant d'une autre espèce, et les vilains encore pis. Orgueil de richesses, dont il se pavanoit, comme si chaque arpent de terre l'eût grandi d'un pouce. Orgueil d'oisiveté qui vouloit que, hormis chercher des querelles et commander aux autres, il vît toute autre occupation bien au-dessous de lui.

Orgueil plus ridicule encore qui lui faisoit parler sans cesse des combats qu'il avoit livrés, et même se glorifier des preuves qu'il en conservoit, ne manquant pas d'ajouter, bien qu'on sût le contraire, qu'à ses adversaires il en avoit fait encore plus.

Pour achever de le rendre insupportable, à tout propos, c'étoit *moi*, et encore *moi*, et toujours *moi*. Il n'étoit jamais mention des autres, ou, s'il en parloit un instant, c'étoit pour les traiter comme autant de marche-pieds, sur quoi il élevoit sans cesse son *moi* éternel.

CHAPITRE XVI.

Ainsi se comportoit le dit seigneur, sans que l'on dise rien de trop à sa charge. Mais le voilà qui entre dans le château de Jouvence, et chacun fait place au seigneur comte de Salornay.

Son habit est de beau velours bleu, couvert en broderie d'or; ses bottines sont de cuir moresque, avec nombre de clous dorés; ses éperons, du plus fin or, sont encore plus riches de travail que de matière; son manteau est accroché par une large agraffe, garnie de perles fines et d'un beau rubis au milieu. Dans cet accoutrement, et monté sur son palefroi qui est

de la plus haute taille, il semble un petit ballot de riches marchandises ; car on n'apperçoit autre chose du cavalier que l'énorme panache dont son feutre est chargé, et que l'on voit seul de loin entre les oreilles du palefroi, dont la superbe encolure masque tout-à-fait le chétif personnage qui le monte. Le harnois est couvert des armoiries du comte, et la bride est tenue par deux pages vêtus de beaux habits blasonnés de même.

Arrivés à l'entrée de la cour d'honneur, un des pages ajoute à l'étrier une espèce de marche-pied qu'il avoit apporté sous son bras, non pas que la distance entre l'étrier et la terre fût trop grande pour le comte, dont j'ai dit que

les jambes étoient longues et minces comme des fléaux, mais parce qu'à cause de ses disloquures, il seroit plutôt resté dix ans en selle que d'en descendre sans un triple supplément à l'étrier : en outre, l'autre page vint aussi lui prêter son aide, et avec efforts et patience, le comte se trouva sur ses pieds.

De là, il s'achemina assez vîte d'une jambe, mais bien lentement de l'autre, son corps grêle recherchant à chaque pas, au moyen d'un grand balancement, l'équilibre qu'il avoit perdu au pas d'auparavant, et sa grosse tête se rejettant vîte du côté opposé; sans quoi il auroit, en suivant le mouvement du corps, emporté tout le reste. Mêmes graces accompagnè-

rent son salut ; la bêtise et la vanité dictèrent son compliment, et présidèrent à toute sa conversation ; mais d'autres objets occupoient les conviés.

Le repas étoit des plus recherchés, les vins exquis. Au dessert, on eut des jongleurs, des ménestrels qui firent divers jeux, et chantèrent plusieurs lais des plus célèbres ; mais plus que tout cela, on étoit occupé de Florestan, dont la modestie n'empêchoit pas de deviner l'intrépidité. Chacun se plaisoit à l'admirer, et certes, l'on n'en faisoit pas moins à l'égard de la belle Nina, qu'il devoit avoir pour récompense de ses prouesses.

CHAPITRE XVII.

Pourra-t-on croire que le seigneur de Salornay fit plus qu'admirer Nina? que, malgre sa tournure, et près de soixante ans, il eut l'audace de s'enflammer et de convoiter un si beau tresor?

De là, il se rendit aussi aimable qu'il lui étoit possible, et il n'en devint que plus ridicule : mais un peu plus, un peu moins ne se remarque pas là où la dose est déjà forte, et l'oncle resta pour ses frais, sans qu'il en vînt seulement le moindre doute à sa charmante nièce, ni à aucun autre.

Après le festin, le comte de Jouvence conféra l'ordre de chevalerie

au jeune et tendre Maugenet, avec la plus grande pompe que pouvoit se permettre un simple suzerain.

Sitôt que Florestan eut reçu l'accollade de son parrain d'armes, il en requit la permission de recevoir de Nina l'écharpe, et de prendre sur sa main un gage de bonheur et de victoire. Le comte répond : je veux bien vous l'octroyer. Maugenet court alors vers elle avec empressement, s'arrête quelque temps encore plus embarrassé ; puis il met un genou à terre ; et, tout tremblant du plaisir qu'il alloit goûter, et de la crainte d'avoir été trop hardi, il ose pourtant appuyer sur sa blanche main un baiser doux et brûlant.

Nina n'étoit pas moins oppressée.

Sur ses belles joues se succédèrent rapidement, et à plusieurs reprises, les roses et les lis. Il n'y resta plus que des roses, lorsqu'elle sentit le baiser, et en même temps elle sentit un feu dévorant courir dans ses veines. Florestan éprouva la même chose, et leurs yeux se le dirent assez.

Cependant, quel est celui qui déjà souffre les tourmens de la jalousie ? c'est l'oncle, le ridicule seigneur de Salornay. Son œil lance sur sa nièce et sur Maugenet un regard de fureur, aussi bien perdu que les tendres œillades qu'il avoit précédemment hasardées ; et il prononce en lui-même mille imprécations contre ces heureux amans.

La fête se termina par des courses

de bagues et autres nobles passe-temps. Puis chacun partit pour son château, après avoir souhaité aux deux jeunes gens tout le bonheur qu'ils meritoient. Le seigneur de Salornay prononça ce souhait comme les autres, mais des lèvres seulement, tandis que les autres l'avoient formé dans la sincérité de leur cœur.

Ainsi finit cette journée, qui n'en devoit plus laisser à Florestan que huit à passer avec celle auprès de qui il voudroit demeurer toute sa vie. Une profonde mélancolie s'empara d'eux, et tous les discours de la bonne Rose ne purent les en distraire.

Hélas! ils alloient se séparer : c'étoit une amertume que rien ne pouvoit adoucir.

CHAPITRE XVIII.

Le lendemain on vit venir à cheval un estafier aux livrées du comte de Salornay. Il apportoit au comte de Jouvence la lettre que voici :

« Cher beau-frère,

Il m'a paru que le jeune Florestan de Maugenet n'avoit pas encore fait choix d'un écuyer. S'il en est ainsi, je vous offre et recommande un de mes vassaux qui, sur l'éloge que je lui ai fait de votre protégé, brûle d'aller à sa suite. C'est un homme assez à l'aise; il ne veut que l'honneur d'être suivant d'un vaillant chevalier. Si vous l'agréez, il achetera de suite un cheval : il

ne lui manque rien autre chose pour partir.

Sur ce, je prie Dieu, cher beau-frère, qu'il vous garde et vous maintienne en santé.

Le seigneur comte de Salornay ».

Le seigneur comte de Jouvence accepta l'écuyer. Il parut à tout le monde un homme serviable, prévenant; son langage étoit doux; il alloit caressant un chacun; faisoit en un mot tout ce qu'il pouvoit pour plaire; et cependant, sans qu'on en pût rendre aucune raison, il ne parvint à plaire à personne.

CHAPITRE XIX.

Au demeurant, Molinet (c'est le nom de l'écuyer) n'en partit pas moins avec Florestan.

Qu'ai-je dit? Quel cruel mot viens-je d'écrire?... Partir ! se séparer quand on s'aime ! Hélas ! c'est presque mourir !...

Dieu ! que devint la pauvre Nina, lorsqu'elle entendit, car elle n'avoit pas eu la force de rester là au dernier moment, lorsqu'elle entendit les pas des chevaux ébranler les madriers du premier pont-levis, puis ceux du second ! Soudain, les forces l'abandonnèrent tout-à-fait, et tombant dans les

bras de sa nourrice, elle y demeura long-temps presque morte.

Pour le pauvre Maugenet, il souffroit d'autant plus, qu'il étoit contraint de retenir les pleurs qui par torrens seroient venus inonder ses joues. A chaque pas de son palefroi, il se retournoit pour regarder ce château, où il avoit passé tant d'heureux jours, et où il laissoit pour long-temps, peut-être pour toujours, sa douce et chère amie.

Bientôt, à travers les bois, il n'en vit plus qu'une partie, puis rien que le donjon ; il reprit alors le petit pas, jusqu'à ce qu'il ne vît plus rien du tout ; et, quand le dernier point échappa à sa vue, il jetta un soupir douloureux, et mit

son cheval au galop, comme voulant profiter d'un élan de courage : mais ce courage ne dura que jusqu'à une plaine, d'où l'on revoyoit, ou plutôt d'où l'on devinoit ce château chéri.

Là étoit un hameau, où Maugenet décida qu'il s'arrêteroit la nuit, bien qu'il fût à peine deux heures ; mais il voulut demeurer le reste du jour à cette place, d'où l'on voyoit encore le château de Jouvence. Il y revint, le lendemain, avant l'aube ; et, après l'avoir encore long-temps regardé, réunissant toutes les forces de son ame, il dit à son écuyer : « Allons, partons, arrachons-nous d'ici. Ce retard, en courant au champ d'honneur, est ma première foi-

blesse : j'espère que ce sera la seule ; et je crois que je devois ce tribut à l'amour. »

« Sans doute, répond Molinet, avec sa voix emmiellée : mais si vous croyez que ce soit un tort, je sais un bon moyen de le réparer. A deux journées d'ici, vous pouvez trouver une aventure périlleuse, et qui vous couvrira de gloire. — « Courons-y, repart Florestan. »

CHAPITRE XX.

En effet, l'aventure étoit des plus périlleuses. Maugenet avoit en tête un adversaire redoutable, et en outre félon à outrance ; tellement que, voyant la vaillance de Florestan, il le fit attaquer par plusieurs à-la-fois ; et je ne sais si celui-ci n'auroit pas trouvé la mort dans son premier fait d'armes, sans que deux chevaliers passant par ce lieu, et voyant cette trahison, vinrent à son secours ; et, à eux trois, firent prisonnier le traître châtelain, et ceux des siens qu'ils n'avoient pas occis.

Après cette victoire, les deux

chevaliers, qui alloient vers le comté de Jouvence, se chargèrent d'y conduire cette prise, où elle répandit une grande joie ; d'abord parce qu'on recevoit par-là des nouvelles de Maugenet ; ensuite, parce que cette première aventure, dont les deux chevaliers firent un grand récit, confirmoit l'idée qu'on avoit de sa bravoure.

Le comte s'écria : — Bon ! il sera digne de l'adoption du seigneur comte de Jouvence. — Ce cher Florestan ! dit la bonne Rose ; ce qu'il y a de plus heureux, c'est qu'il n'est pas blessé. Oh ! si le ciel entend mes prières, il ne le sera jamais, dangereusement au moins ; et, pour les autres blessures, ma-

demoiselle a renfermé dans son porte-manteau, les meilleurs remèdes qui puissent être composés.

Nina..... sa bouche ne disoit rien; mais son cœur..... oh! combien il en disoit! Oh! comme avec une brûlante ferveur il s'élevoit vers l'Eternel, et le conjuroit de veiller sur son doux ami!

Le châtelain prisonnier demanda à se racheter, et offrit, pour lui et son monde, une forte rançon, que le comte accepta, en y ajoutant deux conditions.

L'une que, si de nouveau il tomboit en félonie, il se déclareroit lui-même abaissé au dernier rang; l'autre, que sur le lieu même de sa défaite, il planteroit un poteau, sur lequel il inscriroit cette note :

Ici a livré son premier combat, lequel étoit fort périlleux, et remporté sa première victoire, le chevalier au doux espoir, élève et filleul d'armes du seigneur comte de Jouvence.

CHAPITRE XXI.

A PEINE cette première prouesse de Florestan étoit sue au château de Jouvence, que déjà il en faisoit une autre encore plus surprenante, où il ne reçut aucun secours étranger, et d'où cependant il sortit encore vainqueur, avec d'autant plus de gloire, qu'il avoit en tête un géant initié dans l'art de la magie. Je ne ferai point le détail des coups que porta et que para le vaillant et adroit chevalier : il suffit de savoir que les plus braves qui l'avoient précédé y avoient succombé, et que lui remporta une pleine victoire.

Je ne ferai pas davantage le ré-

cit de tous les combats qu'il livra. Seulement, je dirai que toujours il terrassa son ennemi, et que jamais chevalier ne courut des aventures plus périlleuses.

Molinet, son écuyer, sembloit en faire exprès la recherche. Aussitôt que Florestan étoit sorti d'un combat, il venoit, avec son air patelin, lui dire : — J'en sais un autre où vous cueillerez encore plus de gloire. — Florestan répondoit : Courons-y ; et il n'avoit jamais que cette seule réponse.

Il fut plusieurs fois dangereusement blessé : mais la force de son tempérament réparoit le mal ; car les remèdes que Nina lui avoit préparés, le coffret étoit perdu depuis long-temps, sans que Molinet,

qui l'avoit en sa garde, en pût rendre raison.

J'ai dit que je ne réciterois, ni ne nombrerois ses grands faits d'armes; je dois cependant raconter le plus grand danger qu'il courut. Ce fut chez une femme qui possédoit un talisman, et où le doucereux Molinet l'engagea à loger pour une nuit.

Il y fut à peine endormi, qu'un songe, envoyé exprès par son hôtesse, lui apporta une lettre du comte de Jouvence qui, content de ses exploits, le rappeloit pour lui faire épouser sa douce amie. Le même songe l'amena au château : enfin, à son réveil, par une autre illusion, il se trouva aux genoux de Nina.

On se doute bien que c'étoit pure magie, et que l'auteur de ces fausses apparences avoit pris celle de l'amie de Maugenet. La ressemblance étoit parfaite : il en étoit de même du son de voix, de la taille, de la marche, des attitudes. Seulement il y manquoit le charme principal, cette simplicité touchante, le plus grand attrait de la beauté, et que rien ne remplace : mais la plus adroite magie s'arrêta là. Elle peut bien grimacer cette simplicité ingénue, mais elle ne l'imitera jamais parfaitement.

Combien Florestan fut étonné, lorsqu'au lieu d'elle se présenta cette coquetterie qui agace, et qui, après avoir attiré, guette, en fai-

sant semblant de se défendre, le moment de succomber!

Cependant, entraîné par l'occasion, par le tumulte des sens, Maugenet alloit céder à l'erreur. Tout en réfléchissant à ce changement d'ingénuité en provoquante coquetterie, il avoit fait quelques pas, lorsque, posant la main sur le cœur de la dame, il s'écria : — Ce n'est point Nina : son cœur est froid et tranquille.

L'enchantement tenoit à cette découverte, comme tous les charmes s'évanouissent, dès que le cœur est connu pour ce qu'il est. Aussitôt la magie disparut, et le chevalier reconnut son hôtesse. Il prit alors et mit en pièces son talisman, et exigea d'elle que, sans

aucun délai, elle allât se consacrer, pendant une année, au service de Nina.

Il en faisoit de même, chaque fois que dans un combat il remportoit un avantage : il imposoit au vaincu, ou s'il l'avoit occis, il ordonnoit à l'écuyer, ou autre suivant, d'aller incontinent en porter la nouvelle au château de Jouvence.

CHAPITRE XXII.

Maugenet, à chaque message, ne manquoit pas de joindre une lettre pour le comte, et d'y en insérer toujours une, non cachetée, pour sa douce amie.

Il est inutile de dire combien elle étoit chaleureuse et tendre, et que la franchise du style égaloit la pureté des sentimens : on ne dira pas non plus combien elle répandoit de joie dans l'ame de Nina; comme Nina pleuroit en la lisant! comme elle la relisoit et pleuroit encore! et cela tant de fois qu'on ne sauroit le nombrer.

Le comte, de son côté, se pavanoit à chaque exploit nouveau,

ne manquant pas de répéter : — Je savois bien que ce seroit un héros, l'elève et filleul d'armes du seigneur comte de Jouvence!

La bonne Rose s'étonnoit que Florestan, dont l'humeur étoit si douce, fît des exploits si terribles; elle jouissoit de ses victoires, doubloit son rosaire en actions de graces au souverain Seigneur, et, pressant Nina contre son sein, toutes deux versant des larmes de contentement, elle lui disoit : Voyez, mademoiselle, que j'ai bien fait de le dire à votre père. Le chevalier seroit encore ici comme un oiseau niais dans son aire; vous vous aimeriez l'un et l'autre en fraude; et qui sait? une fois que le malin esprit a fait le moindrement tré-

bucher, il ne cesse pas qu'il n'ait conduit à une chute entière. Au lieu que votre ami se couvre maintenant de gloire; monseigneur votre père le chérit chaque jour davantage ; et je suis assurée que vous finirez par arriver au vrai bonheur. Cela ne manque jamais d'être tôt ou tard, quand la vertu nous sert de guide.

Le seigneur de Salornay, s'étant fait ami du comte de Jouvence, ne quittoit presque plus le château, où, tant qu'il pouvoit, il regardoit Nina de ses vilains yeux, qui lançoient des regards en même temps convoiteux et sinistres. Comment, s'écrioit-il, lorsqu'arrivoit un nouveau message, comment Maugenet

s'en est encore tiré !.. C'est donc un diable, ou son armure est enchantée. Cependant je ne devrois pas en être surpris, en voyant la merveille de beauté qui lui est promise. Je sais bien que, *moi*, seigneur comte de Salornay, si j'avois une telle récompense en perspective, j'irois de ce pas défier et sûrement vaincre les plus redoutables chevaliers de l'univers. Les victoires de ce petit Florestan ne seroient que des jeux d'enfans près des miennes ; et l'hommage que j'en ferois à ma belle nièce, auroit encore, au-dessus des siens, l'avantage d'être présenté par un homme tel que *moi*.

Comment répondre ? Pas autre-

ment que par le silence du mépris. Ainsi faisoit Nina ; d'où il arrivoit que la rage de l'orgueil humilié se joignoit aux fureurs de l'amour dans le cœur de Salornay.

CHAPITRE XXIII.

Qu'importoit à Nina ce que pouvoit penser Salornay ? Il n'étoit pour elle qu'un objet dans l'univers.

Mais comme elle fut désolée, en apprenant que son ami se préparoit à s'embarquer ; qu'aux dangers des combats alloient se joindre les hasards de cette mer perfide, contre laquelle le courage des héros ne sert à rien ; enfin, que de longs jours, des mois entiers, des années, peut-être, s'écouleroient, sans qu'elle pût avoir de ses nouvelles !

En effet, quinze jours s'étoient déjà passés... C'étoit quinze siècles pour Nina. Ils avoient aussi semblé

bien lents à la bonne Rose, au comte de Jouvence lui-même.... Toutefois on étoit résigné à de plus longues attentes, lorsqu'un jour un des serviteurs accourant.....

— Monseigneur, je ne sais quoi vient de paroître au bout de la grande avenue. Il arrive en ce moment un homme tout noir, sur un cheval caparaçonné de noir, avec de longs crêpes noirs, que le vent fait promener de çà et de là...

Le comte s'écria, en frappant dans sa main : — Bon ! C'est certainement le maître de quelque riche galère que le chevalier aura coulée à fond. Fort bien, Maugenet, fort bien : il faut rendre célèbre sur mer comme sur terre, l'élève et filleul d'armes du seigneur comte

de Jouvence. — En disant cela, il il courut au-devant de l'homme noir.

Nina étoit loin d'en avoir une si bonne idée. Son cœur se serroit, ses paupières se remplissoient de larmes, un frisson courut dans ses veines. — O ma chère Rose ! dit-elle à la jeune gouvernante, je ne sais pourquoi ; mais ce message, au contraire des autres, me fait un grand mal. C'est sûrement un message fâcheux ; j'en ai le pressentiment.

Hélas ! l'infortunée avoit raison. Cet homme noir étoit Molinet, menant à sa suite le deuil et la douleur, apportant la plus affreuse nouvelle.... A peine il en eut dit le premier mot, que partout se ré-

pandit la consternation ; et, quand il parvint à Nina, elle en fut, pendant plus d'une heure, hors de la vie, et n'y rentra que pour tomber si malade, que long-temps et sans cesse elle étoit prête à en sortir tout-à-fait.

Je voudrois m'en dispenser ; mais, hélas ! il faut le dire : c'étoit la mort de Florestan que l'écuyer Molinet venoit annoncer.

Il avoit, disoit celui-ci, trouvé enfin un chevalier plus fort que lui, qui, du premier choc, l'avoit jetté à bas de son cheval ; et, après un bref combat à l'épée, l'avoit tellement blessé en plusieurs endroits, qu'il l'avoit laissé mort sur le champ de bataille, où cependant Maugenet étoit revenu à la vie un instant,

qu'il avoit employé à écrire avec son sang un billet contenant ces mots :

« Je n'ai plus qu'un moment à vivre : je le partage entre Dieu et Nina..... Je pense aussi à monseigneur de Jouvence, à la bonne Rose.... Adieu tous.... Priez..... »

Il n'a pu finir, dit Molinet; sa plume, qu'il tenoit à grande peine, et vous pouvez en juger par l'écriture méconnoissable, sa plume est tombée de sa main défaillante, sa tête s'est penchée sur moi, son œil s'est fermé.... Mais il a encore pu me dire de vous rapporter, comme je l'ai fait, la médaille, l'écharpe : il m'avoit donné même commandement pour son épée, son armure; mais comme après sa

mort, je me préparois à suivre ses derniers ordres, quatre estafiers, envoyés par le vainqueur, sont venus l'emporter couvert de ses armes. Ils ont aussi emmené son palefroi, et, par grace, m'ont permis de partir avec le mien et les objets que je vous apporte.

Chacun se fit recommencer ce cruel récit, qui redoubloit à chaque fois les larmes et les sanglots. Il n'étoit dans le château, et même dans tout le comté, qu'un deuil affreux.

Le comte de Jouvence lui-même se montroit plus sensible qu'on ne l'en eût jamais soupçonné. Il demeuroit des heures entières sans parler, puis il disoit à Molinet, (qu'il gardoit à son service en mé-

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

moire de Florestan) : Comment! du premier choc, jetté à bas de son cheval! — Mon Dieu, oui! — Et tué après un bref combat! — Mon Dieu, oui! — Bref, dis-tu! — Mon Dieu, oui! — Ciel! mon élève! être vaincu, et l'être aussi facilement! Quel terrible chevalier étoit-ce donc, pour vaincre ainsi le filleul d'armes du seigneur comte de Jouvence!

La première fois il avoit ajouté : Je le vengerai, ou j'y périrai. Conduis-moi, Molinet, où l'on peut espérer de le rencontrer. Je veux le tuer de ma main, ou périr de la sienne. Si je suis vainqueur, au moins j'aurai le corps de l'infortuné Florestan, et je le ferai placer convenablement dans les caveaux de ses ancêtres.

Il seroit en effet parti à la minute. Si la bravoure s'assoupit quelquefois avec l'âge, dans une grande occasion elle se réveille aussi ardente qu'au temps de la jeunesse : mais Molinet lui avoit répondu que c'étoit un chevalier inconnu, qui s'étoit aussitôt rembarqué sur une galère sans pavillon, alors amarrée au rivage.

CHAPITRE XXIV.

Un seul être vouloit faire écho aux doléances des autres, et discordoit avec eux, parce qu'il manquoit du ton naturel que l'hypocrisie avec son adresse ne peut jamais assez bien attraper. C'étoit le seigneur de Salornay, que cet évènement combloit d'une joie qui se laissoit entrevoir sous l'air de tristesse qu'il vouloit affecter.

Il devint plus assidu au château de Jouvence, surtout auprès de Nina. Sa maladie avoit été terrible, mais de peu de durée; il lui restoit à languir dans une longue convalescence, que le seigneur de Salornay prolongeoit encore par son insupportable assiduité.

Une fois cependant, deux jours se passèrent sans qu'il parût au château. Seulement il y adressa une lettre, à l'effet de prier le comte de lui envoyer Molinet pour objet important.

Molinet alla vers lui, et s'en revint le lendemain, avec un air si triste, que le comte lui dit : Qu'as-tu donc? — Ah! monseigneur, de fâcheuses nouvelles. — Le comte de Salornay seroit-il malade? — Monseigneur, il faut que je vous entretienne en particulier.

Quand ils furent seuls : — Ah! monseigneur! quel évènement! quelle circonstance fâcheuse! Pourquoi faut-il que ce soit moi qui vous annonce!... Mais peut-être aurez-vous de quoi détruire.... Je

l'espère, je le souhaite, j'en conjure le ciel..... — Achevez donc, Molinet. — Eh bien, monseigneur, le nouvel intendant auquel le comte de Salornay a remis l'administration de ses biens, vient de découvrir un titre que moi, votre serviteur, ai vu, touché et lu, par lequel il paroît que monseigneur votre père avoit engagé le comté de Jouvence au père du seigneur de Salornay, moyennant une somme et des conditions, qu'il ne semble pas avoir remplies à l'époque passée depuis long-temps. Tout est perdu, si vous n'avez un autre titre où le seigneur de Salornay reconnoisse que monseigneur votre père s'est acquitté.

— Aussi, l'ai-je, Molinet. Je suis sensible à ta frayeur; c'est une preuve de ton attachement: mais rassure-toi, j'ai sûrement ce titre. Souvent j'en ai entendu parler à mon père. Nous le trouverons dans les archives : allons-y de ce pas.

Ils y allèrent en effet : mais au grand étonnement du comte, il eut beau chercher, il ne trouva point ce titre. Lorsqu'il eut tenu tous les papiers, lorsqu'il fut au dernier, il se sentit comme terrassé, et n'eut que la force de s'écrier : Dieu ! seroit-il possible!

Après un long silence : Molinet, dit le comte, cours vîte chez le vieux Malençon. Il étoit alors écuyer de mon père : il nous don-

nera des renseignemens.... Mais je ne prenois pas garde qu'il fait nuit bien noire et un temps affreux. — Qu'importe, monseigneur ? rien ne peut arrêter Molinet, quand il faut vous servir. — Brave écuyer, je te récompenserai dignement... si je retrouve mon titre; car s'il est perdu, je serai bien malheureux, mon pauvre Molinet : mais je te ferai toujours autant de bien qu'il me sera possible.

Le vieux Malençon se souvenoit de cette affaire, et dit que sur son ame et conscience il répondroit que le défunt seigneur de Jouvence s'étoit acquitté envers le défunt seigneur de Salornay; qu'il avoit vu le premier déposer aux archi-

ves l'écrit, lequel contenoit la promesse de rendre l'autre écrit, au retour d'une galère sur laquelle il étoit avec d'autres effets venans des pays d'outre-mer, parce que c'étoit dans ces pays que le defunt seigneur de Jouvence avoit contracté cet engagement avec le père du seigneur de Salornay. Il ajouta que trois chevaliers, le comte de Givry, le baron d'Arcueil, et le sire de Gentilly avoient servi de témoins; mais qu'ils étoient morts tous les trois.

Ce récit du vieux Malençon, dont la loyauté étoit connue, confirmoit le fait, mais ne pouvoit convaincre quiconque refuseroit de le croire; et Salornay refusa.

Le comte fit maintes propositions d'accommodement : mais Salornay s'y refusa toujours.

Tantôt furieux et tantôt consterné, le comte, un moment, faisoit mille imprécations ; un autre moment, il tomboit dans l'affreux silence du désespoir impuissant, et long-temps il y demeuroit ainsi.

La bonne Rose cherchoit à le reconforter, un peu par la raison, beaucoup par la religion : mais elle ne pouvoit faire entendre aucune consolation au pauvre comte, qui, dans peu, alloit ne plus être seigneur de Jouvence.

Pour Nina.... hélas ! elle avoit perdu son ami : rien ne la touchoit plus ; à ses yeux les grandeurs et

les richesses n'étoient plus rien. Nina avoit perdu son ami ; elle ne vouloit plus que pleurer et mourir.

Pauvre Nina ! tu ne sais pas ce que l'on médite d'ajouter encore à tes peines !

CHAPITRE XXV.

Un jour que Molinet avoit été envoyé au seigneur de Salornay, à l'effet de tenter un nouvel accommodement, il en revint d'un air joyeux, et disant au comte, d'aussi loin qu'il le voit :

Monseigneur, j'ai cette fois de bonnes nouvelles. Il ne tient qu'à vous de rester seigneur de Jouvence. — Comment? Que dis-tu?— Monseigneur, je suis chargé de vous porter des paroles de paix, et même d'alliance. — D'alliance?.. — Oui, monseigneur ; et si vous le voulez, ce sera une chose bientôt conclue. Monseigneur le comte de Salornay est épris de sa nièce, de

mademoiselle Nina. Si elle veut le prendre pour époux, au même instant sera déchiré ce titre, qui, sans cela, vous dépouille de ce que vous possédez. — Seroit-il possible? — Je vous l'assure; et j'en suis chargé par lui-même. — Mais il est son oncle. — Il m'enverra à Rome acheter la permission de prendre sa nièce en mariage. — Mais il voit combien elle aime encore, bien qu'il ne soit plus de ce monde, le chevalier de Maugenet. — Il le sait: mais il espère qu'après l'hymen, sa tendresse, ses soins, ses prévenances, lui obtiendront du retour. — Mais jamais ma chère Nina ne voudra consentir... — Monseigneur, vous êtes père et souverain maître. Vous n'avez que deux partis à

prendre en cette occurrence : remettre incontinent votre beau comté de Jouvence, ou prendre pour gendre le seigneur de Salornay. Tout perdre, ou contracter une alliance qui réunira deux immenses fortunes. Votre fidèle serviteur n'osera point vous donner de conseil ; mais il va prier le ciel de vous inspirer le parti que vous devez prendre.

Le comte de Jouvence resta long-temps pensif, et dit ensuite avec un grand soupir : il faut bien s'y résoudre. Quel chêne ne cède à un fort ouragan ? il vaut mieux, en telle extrémité, être le flexible roseau.

En même temps, il fit appeler Rose, et il exigea d'elle qu'elle dis-

posât Nina, et la décidât à conserver à son père, en devenant comtesse de Saiornay, sa fortune, et le titre de seigneur comte de Jouvence.

Il fallut que la jeune gouvernante obéit.

CHAPITRE XXVI.

Ou ! comment dirai-je le coup que cette proposition porta au cœur déjà si malade de la pauvre Nina ! Comment dirai-je les pleurs qu'elle répandit ! l'état de mort où elle tomba et demeura long-temps ! les douces et déchirantes plaintes qu'elle adressa au ciel !

A lui aussi Rose en appeloit, afin qu'il donnât à l'innocente victime le courage d'obéir. Elle représenta à celle-ci qu'elle offensoit le souverain maître, en voulant dévouer sa vie à l'inutilité, à cause d'un homme qui n'étoit plus de ce monde ; que chacun se devoit au mariage, et que ne pouvant plus

aimer personne par amour, il valoit autant le seigneur de Salornay qu'un autre; que même il valoit plus dans cette circonstance, puisqu'ainsi monseigneur le comte conservoit ses biens et sa seigneurie, dont, sans cela, il alloit être dépouillé; que si le seigneur de Salornay n'étoit point d'un caractère aimable, une femme douce, sage et persévérante, comme ne manqueroit pas de l'être mademoiselle Nina, en corrigeroit une partie, et se soumettroit à supporter l'autre.

Rose savoit bien que de telles raisons ne pouvoient avoir une grande force auprès de sa chère et infortunée maîtresse. Aussi les faisoit-elle contre sa volonté; et son cœur saignoit en engageant cette

pauvre victime à marcher au sacrifice.

Le comte de Jouvence en étoit aussi cruellement affligé : mais il étoit commandé par sa terrible position; et après avoir fait inutilement employer tous les moyens de persuasion auprès de Nina, qui n'avoit pour réponse que le nom de Maugenet, des larmes et des évanouissemens, il se décida enfin à dire qu'il le vouloit, et il le dit d'un ton absolu.

— Vous le voulez, monseigneur, mon père?.. Eh bien, j'obéirai. Si j'en meurs, j'aurai la consolation d'avoir fait mon devoir.

Et, en disant cela, elle tenoit embrassés les genoux de son père, qu'elle mouilloit de ses larmes. Le

comte eut bien de la peine à s'empêcher de pleurer aussi, tant il souffroit du sacrifice qu'il exigeoit de sa fille, qui ajouta :

Je n'ai qu'une grace à vous demander, et même j'oserai en faire une condition absolue; c'est que jamais on ne me séparera de ma chère Rose. Il faut, avant tout, que le seigneur de Salornay le signe de sa main. — Je le lui demanderai, répondit son père, qui, après cette réponse, n'eut que le temps de s'arracher d'auprès d'elle, tant il avoit le cœur brisé de sa propre douleur, et du spectacle de cette résignation.

Alors Nina se jetta dans les bras de Rose, et demeurèrent long-tems

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUETOT

pleurant sur le sein de l'autre, sans articuler un seul mot.

Cependant le comte, craignant le retour de son cœur, s'est dépêché de faire porter sa parole au seigneur de Salornay. Molinet est parti. Déjà il est revenu avec une lettre amicale au comte de Jouvence, laquelle contenoit un tendre billet pour Nina.

Pauvre demoiselle! ce fut bien pis, lorsqu'il fallut recevoir, faire même accueil à ce vilain et méchant homme, que son amour enlaidissoit encore, et dont chaque défaut rappeloit une qualité de l'amant qu'il osoit remplacer. Il n'eut à ses yeux qu'un mérite, celui de souscrire par écrit et par

serment authentique à ce qu'elle avoit demandé, de n'être jamais séparée de sa fidelle Rose.

Hélas ! Nina éprouvoit trop en ce moment de quel prix est une amie, dans le sein de qui on peut répandre des larmes, et qui y mêle les siennes. Elles ne faisoient toutes deux autre chose. Rose commençoit toujours par essayer de la réconforter ; mais toujours elle finissoit par pleurer avec elle, et aussi amèrement.

Mais les jours s'écouloient ; les préparatifs étoient finis : on n'attendoit plus que le retour de Molinet qui étoit allé à Rome.

Il en revint avec un écrit du Pape, qui permettoit le mariage ; et, dès le lendemain, la malheu-

reuse victime fut conduite à l'autel, où elle eut besoin de toutes ses forces, et encore manqua-t-elle n'en pas avoir assez pour prononcer le terrible *oui*.

Le comte de Jouvence n'avoit pas moins besoin des siennes, en voyant ainsi sa chère Nina consommer le sacrifice qu'il avoit exigé d'elle. Déjà l'atteinte du remords se faisoit sentir, et, au moment où le *oui* fut articulé, il sentit son cœur paternel frappé d'un coup qui pensa le faire défaillir.

Une tristesse profonde régnoit dans toutes les ames, et au lieu d'action de graces à l'Eternel, on lui adressoit la prière de détourner les chagrins que l'on redoutoit pour la nouvelle épouse.

CHAPITRE XXVII.

Il ne se passa pas long-temps sans que les craintes se réalisassent. Au retour de la cérémonie, le comte dit à son épouse:

— Comtesse de Salornay, je sais bien que dans votre cœur existe encore l'image de Florestan. J'espère que vous ferez en sorte d'en effacer jusqu'au dernier trait? — Je le dois à présent, monseigneur; et j'y travaillerai. — Commencez donc par détruire cet enfantillage que ce chevalier a placé dans le jardin, à l'occasion de votre convalescence, et où je suis instruit que vous allez passer une heure chaque soirée. — Je n'irai plus,

monseigneur, je vous le jure : mais permettez.... — Est-ce ainsi que vous tenez déjà votre promesse de travailler à bannir Maugenet de votre mémoire ? Dès ce jour il faut que le cyprès soit mis au bûcher, et qu'on arrache jusqu'au dernier rosier. — Pardon, monseigneur, vous serez obéi : mais n'exigez pas que ce soit ma bouche qui prononce cet ordre ; jamais je n'en aurois la force. — Eh bien, je le donnerai de votre part. —

Et au même instant le comte envoya bouleverser le bosquet. Il lui demanda ensuite qu'elle lui remît les lettres de Florestan. C'étoit achever de lui déchirer l'ame : cependant elle obéit avec la douceur d'un agneau, et lui remit le

porte-feuille qui les enfermoit toutes. Salornay les lut une à une; puis, avec un sourire de pitié, il les mettoit en pièces et les brûloit: il jetta même au feu le porte-feuille, et l'y jetta avec un air de mépris si révoltant, que Nina ne put s'empêcher de dire en elle-même : — On voit bien que le lion est mort.

Lorsque le comte eut fini : — Dame de Salornay, dit-il, gardez-vous que jamais votre père sache ce qui se passe entre nous. — Oh! sûrement, je ne lui dirai point.... — Et toi, Rose, retiens ta langue. J'ai fait serment que je ne te séparerois point de la comtesse; mais si j'avois à me plaindre de toi, je te rendrois la vie si malheureuse... —

En ce moment parut le comte de

Jouvence. Nina, car je ne lui donnerai jamais le nom de son vilain époux, Nina appercevant son père, courut se jetter dans ses bras, afin qu'il n'apperçut pas la terrible émotion qui étoit empreinte sur son visage. A son embrassement se joignit, sans qu'elle le fît exprès, un mouvement d'étreinte : même mouvement se joignit à l'embrassement de son père. Ils sembloient se dire l'un à l'autre : — O mon père ! que je vais être malheureuse !.... — O ma fille ! que je crains de t'avoir sacrifiée !....

CHAPITRE XXVIII.

Oserois-je tracer le tableau de leur séparation, lorsque Nina fut au moment de partir pour Salornay?.... Comme le seigneur de Jouvence et elle s'embrassèrent! comme ils pleurèrent amèrement! comme ils s'etreignirent contre leur sein!

Mais leur douleur s'augmentoit encore de la douleur universelle. Le deuil régnoit dans le château, dans toute la contrée: les domestiques, les habitans, sans en excepter un seul, accompagnoient leur chère maîtresse avec un morne accablement, tel que jamais il ne fut plus triste convoi de funérailles.

Nina embrassoit les filles, les femmes, les vieillards même; disoit des choses agréables aux autres, et, ce qui valoit mieux encore pour tous, promettant de revenir souvent parmi eux.

On arriva ainsi à la lisière du comté de Jouvence. Là se trouva une halte que les vassaux avoient préparée; et pour symbole de ce que leur ame éprouvoit, ils avoient choisi un lieu où l'on ne voyoit que des ifs, des sapins, des mélèzes, et autres arbres de cette sorte; et au lieu de gazon, une mousse desséchée. Du reste cette halte auroit suffi à la suite de l'Empereur; chacun y avoit apporté, et abondamment, ce qu'il possédoit de mieux.

Combien le cœur de Nina étoit

serré! mais le comte de Salornay, qui, par une envieuse jalousie, étoit fâché de ces hommages, le témoignoit par son air; et Nina, tremblante, se contenoit autant que possible, ne voulant pas laisser paroître à quel point elle étoit touchée de quitter des gens qui l'aimoient ainsi.

CHAPITRE XXIX.

Déja le comte de Salornay avoit témoigné de l'humeur, de ce qu'on demeuroit si long-temps à cette halte, lorsque Molinet....

Il étoit allé d'avance à Salornay, prévenir de l'arrivée du seigneur, et il en revenoit : mais il étoit parti en bon état, et revenoit tout déchiré, tout moulu, pouvant à peine se tenir sur son cheval.

— Qu'as-tu donc, Molinet?.... —Qu'avez-vous, donc monsieur?... — Que t'est-il donc arrivé?... — Je n'en puis plus : je suis mort. — Le ciel l'entende, disoient en eux-mêmes les paysans; ce seroit un

grand hypocrite de moins sur la terre. —

— Quel malheur as-tu donc éprouvé, mon cher Molinet? — Je crois, monseigneur, que j'ai rencontré le diable chez un de vos fermiers de Salornay. Comme je traversois son clos, j'entends dans la ferme un vacarme affreux. Je veux voir ce qui en est: je trouve tout le monde en pleurs aux genoux d'un démon, vêtu en chevalier, qui brisoit, mouloit, réduisoit en poudre les meubles, les vîtres, ainsi que les fourches et autres armes dont on avoit voulu user contre lui. Il ne faisoit aucun mal aux gens; au contraire, d'une main il les garoit de ses coups, tandis que de l'autre il continuoit son sa-

bat ; mais moi, hélas ! je ne fus pas si heureux que les autres. A peine me voit-il, que, s'élançant sur moi, il me prend par un bras que j'ai cru brisé comme dans un étau, et avec une poignée de courroies arrachées aux harnois de la ferme, il m'a mis dans l'état où vous me voyez, et m'a laissé mort, ou autant vaut ; je crois que je n'en releverai jamais. —

A ce récit, le comte de Salornay enfonçant son feutre, et prenant l'air menaçant : — Ce déloyal chevalier y seroit-il encore ?... Morbleu ! courons-y. Venez, comte de Jouvence, avec votre suite. Elle est nombreuse, et nous saurons bien... — Seigneur de Salornay, si c'est le diable, nous n'y ferons rien, fus-

sions-nous une armée : si c'est un chevalier, il ne faut qu'un autre chevalier. — C'est ce que nous verrons ensuite : allons toujours. —

On s'achemina à la ferme dévastée; et l'on pouvoit bien dire qu'elle l'étoit. Il ne restoit que les murailles en leur entier. . . . Mais on fut bien étonné, en voyant au milieu des débris le fermier et sa famille dans la plus grande joie : cette surprise cessa, et l'on en éprouva une autre, quand on vit entre leurs mains un réseau plein de pièces d'or, de quoi réparer quatre fois, et au-delà, ce qui étoit brisé.

Le seigneur de Salornay demanda ce que cela signifioit? Le fermier répondit : — « Par le doux

Jésus, je n'en sais rien encore. J'étois là à dîner avec notre femme; nous entendons le bruit d'un cheval, et, aussitôt après, nous voyons entrer un cavalier qui avoit sa garniture de fer tellement fermée, que l'on ne voyoit seulement que ses prunelles aussi brillantes que du feu. Il nous dit comme cela : » Bonjour, fermier. Est-il vrai que c'est ici une ferme du comte de Salornay ? — Sans doute. Pourquoi cela ? — Est-il vrai qu'il vient de se marier ? — Certainement, il y a huit jours, avec mademoiselle Nina, fille de monseigneur le comte de Jouvence. —

Je n'avois pas fini de parler, que voilà le chevalier en fureur, ni plus ni moins qu'une louve qui a

perdu ses louveteaux ; il se met à crier en faisant claquer ses dents : puis le voilà qui, de sa lance, de sa rondache, brise tout ce qu'il trouve sous sa main. Mes valets viennent avec leurs fourches. Bon ! ce n'étoit pour lui que des allumettes : et tout ça, remarquez bien, sans faire à aucun la moindre égratignure. Seulement, il nous rangeoit de côté, et même sans rudesse ; car s'il en eût mis, il nous auroit brisé les os.

Il ne s'est trouvé que M. Molinet qui lui a déplu ; et vous savez comment il l'a équipé. Ensuite, quand M. Molinet a été parti, voilà le chevalier qui me dit comme ça : — Le seigneur de Salornay est donc marié ? — Je lui réponds en

tremblant : — Oui, monseigneur. — Avec mademoiselle Nina ? — Oui, monseigneur. — Fille du comte de Jouvence ? — Oui, monseigneur. — L'aimoit-elle ? — Non, monseigneur.... — Pardon, notre seigneur et maître, si j'ai répondu ainsi au chevalier ; mais il me faisoit une si grande frayeur, que je n'ai osé lui mentir.

Alors il s'appuye contre la muraille, la tête dans ses deux mains, il reste long-temps comme cela ; puis se relève en jettant un gros soupir : un moment après il se tourne vers moi, et avec un doux langage : — Brave homme, me dit-il, je vous ai fait grande peur, et causé bien du dégât ; je ne savois ce que je faisois. Tenez, prenez

cette bourse ; je pense qu'il y a de quoi tout réparer. — Oh ! que trop, et par-delà, monseigneur. — Tant mieux. Adieu, mon ami, adieu, tous. Ne m'en voulez pas. De nouveau, je vous assure que j'avois la tête perdue. —

Il est remonté à cheval, m'a tendu la main, et est parti au grand galop. — »

Personne ne pouvoit comprendre à cet événement autre chose, sinon que c'étoit quelque chevalier amoureux de Nina, à l'insu d'elle et de son père, et que le désespoir avoit saisi en se voyant gagné de vîtesse par le comte de Salornay.

Celui-ci, et Molinet, pendant le récit du fermier, avoient un air qui sembloit dire qu'ils se dou-

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

toient de ce qu'étoit le chevalier. Ils se regardoient avec une grande inquiétude, se parloient bas, et la frayeur se peignoit sur leur visage.

Quoi qu'il en fût, on se remit en marche.

CHAPITRE XXX.

La route n'offroit rien qui pût donner une agréable distraction. Elle ne présentoit point, comme dans le comté de Jouvence, de jolies chaumières entourées de champs bien cultivés, et habitées par des gens dont le visage annonçoit la joie et le bonheur.

Dans le comté de Salornay, on ne voyoit que de pauvres cabanes en si mauvais état, qu'on auroit pu croire qu'elles étoient abandonnées, si l'on n'avoit vu en sortir des malheureux, qui, par leur maigre et pâle mine, prouvoient trop qu'ils ne mangeoient pas selon leur besoin; et l'on ne s'en étonnoit pas

en regardant leurs champs incultes ; et tout étoit expliqué, quand on connoissoit la barbarie avec laquelle le seigneur de Salornay, en s'appropriant autant qu'il étoit possible le fruit de leur labeur, leur ôtoit la force et le courage, sans quoi il ne reste de valeur à aucun terrain, si bon que la nature l'ait fait.

L'orgueil des grands, lorsque la bonté s'y joint, engraisse le champ du petit ; ainsi nous avons vu heureux les vassaux du comte de Jouvence, auquel il ne falloit qu'une vaine monnoie de gloire, pour laquelle il donnoit du solide.

Mais lorsqu'au vice de l'orgueil vient se joindre l'avarice avec toute sa séquelle, ainsi qu'il en étoit chez

le seigneur de Salornay, malheur alors au petit. Il se voit manger pièce à pièce; et s'il ne l'est pas tout d'un coup, c'est qu'il faut songer au repas du lendemain.

Telle étoit la situation des vassaux de Salornay. Cependant ces pauvres gens sortoient de leurs cabanes sur le chemin de leur seigneur, et venoient humblement lui présenter ce qu'ils avoient de moins chétif; et encore, au lieu d'être remerciés, ils étoient mal reçus du comte, qui ne se montroit satisfait de rien. Heureusement, ils étoient dédommagés par Nina, qui, avec de douces paroles et des regards de bonté, portoit dans leur ame une espérance, dont bientôt après Rose leur donnoit des arrhes.

Cette bonne fille restoit exprès la dernière du cortège, afin de fouiller dans son aumônière, et de donner à ces pauvres gens, sans être vue du comte de Salornay ; car les hommes vains se fâchent que d'autres fassent le bien qu'ils ne font pas eux-mêmes, et veulent que celui qui souffre par eux, ne soit soulagé de personne.

CHAPITRE XXXI.

On étoit assez près d'arriver au château de Salornay, lorsqu'un coup de vent emporta le mantelet de Nina. Un ruban s'en détache, que le vent souffle presque à perte de vue, jusqu'en un bois, d'où l'on voit tout-à-coup sortir un chevalier qui le ramasse, et se met à fuir au grand galop.

L'avance qu'il avoit, et la vîtesse dont il fuyoit, ne permettoit pas de le suivre. On se doutoit bien que c'étoit le même qui venoit de saccager la ferme, et l'on en revint aux mêmes conjectures : une plus grande frayeur vint encore blêmir

le visage de Salornay et celui de l'écuyer.

Mais ce fut bien pis encore, lorsqu'à cinquante pas du château, parut un vieux serviteur, ayant un air effaré, comme s'il venoit d'échapper à des voleurs.

— Qu'est-ce donc, Ambroise? qu'est-il donc arrivé? — Il n'y en avoit qu'un, monseigneur; mais il en valoit cent pour mal faire. — Qui donc? — Un diable, ou autant vaut, bardé de fer jusques sur le nez, tout comme vous êtes, monseigneur, quand vous allez recueillir quelque horion. Il est venu galopant ventre à terre, est entré sans crier gare, autrement nous aurions fermé le pont-levis; a demandé la

chambre où vous deviez coucher avec notre nouvelle dame ; mais l'a demandée d'un ton !... ma foi, il n'y avoit pas à balancer. Je lui ai dit comme cela, autant civilement que je le peux : — Monseigneur, c'est là, dans cette belle salle basse; en descendant de votre palefroi, vous y serez d'une enjambée. — A peine j'ai fini, que déjà il a sauté à terre, et le voilà dans la salle basse que nous avions si bien arrangée, que la fée Urgande n'auroit pu mieux faire elle-même : mais, bah! elle ne fut pas long-temps ainsi. C'est par le lit que ce démon a commencé son vacarme : il l'a bouleversé à ne pas lui laisser figure de lit; puis il a brisé les quatre quenouilles, et, d'une qu'il a prise à

la main, il a fait le moulinet sur les miroirs, sur les vitraux, sur les meubles, pin, pan, cli, cla : un coup n'attendoit pas l'autre, et ça faisoit un bruit!... Dame ! il auroit fallu que vous fussiez là pour l'entendre ; ce n'est rien que de le dire. Il auroit encore fallu que que vous fussiez là pour entendre, même pour voir, comme il a traité votre grand portrait. — Quoi ! a-t-il dit, on a osé copier les horribles traits de ce vilain monstre !... — Pardon, monseigneur ; mais c'est justement ce qu'il a dit : et au même instant, d'un revers de la quenouille de lit qu'il tenoit en main, il vous a fendu de la tête aux pieds ; puis a pris la toile, et vous a déchiré ni plus ni moins que chair à pâté,

trépignant de ses deux pieds sur les morceaux, et disant : — J'en ferai de même de ce monstre de Salornay. —

— Comment ! vous étiez là une vingtaine, et vous avez laissé un seul homme m'outrager ainsi ? — Diantre ! monseigneur, nous aurions été un cent, et il vous auroit travaillé encore pis, s'il avoit été possible, que nous l'aurions laissé faire. Nous avons voulu d'abord lui montrer les dents : mais celui qui a osé le plus l'approcher, c'est votre premier estafier, il avoit pris votre grand sabre.... Bah ! ça été l'affaire d'un tour de main pour mettre le grand sabre en vieille ferraille, pour casser sur la tête de l'estafier la grande dame-jeanne de

vin cuit qui se trouvoit là, si bien qu'on auroit dit que le pauvre homme s'étoit baigné dans le vin. Ce n'est pas le tout ; il l'a pris par son pourpoint au milieu de l'estomac, l'a enlevé et fait pirouetter en l'air, d'où il est retombé sur la couette de plumes qui étoit ouverte, et où, avec sa mouillure, il s'est emplumé tellement..... Sur ma foi, monseigneur, si vous l'aviez vu se relever de là, vous n'auriez pu vous empêcher d'en rire ; car il n'a point eu d'autre mal, non plus qu'aucun de nous autres. Quand le démon n'a plus rien eu à briser, il s'est arrêté, et a demandé quand vous deviez venir. —

Il falloit lui répondre que ce ne seroit de long-temps. — Vraiment,

monseigneur, il faisoit trop de peur : et je n'ai point osé lui mentir. Je lui ai dit que monseigneur viendroit ce soir; à quoi il a répondu, en gromelant entre ses dents : Tant mieux ! Je l'attendrai. — O ciel ! s'écria le seigneur de Salornay, tout tremblant. — O ciel ! répéta Molinet, tremblant encore plus. — Ne craignez rien, reprit Ambroise, il n'est plus au château. Au moment qu'il venoit de parler ainsi, j'ai par bonheur apperçu au chemin de traverse le bon vicaire Nazare. J'ai couru après lui, le priant de venir conjurer cet incarné. Il est toujours prêt, celui-là, quand il s'agit de rendre service : il est donc venu avec cet air si doux et si bon.....

Je ne sais ce que d'abord il a dit à ce diable ; j'avois tant de frayeur que je n'osois trop m'approcher. Cependant on voyoit qu'à chaque parole la douceur opéroit son effet. Nous nous approchâmes à la fin, et nous entendîmes que le bon vicaire lui disoit : — Monseigneur, elle ne peut être à vous ; le ciel en a disposé autrement. Soumettez-vous à ses décrets, et respectez les jours de son époux. —

Le chevalier a répondu : — Hélas ! il le faut bien, puisque le ciel l'ordonne. — Le ciel veut encore que vous partiez à l'instant même. — Je partirai ; mais je mourrai bientôt d'amour et de jalousie. — Je vous promets que dans mes prières je demanderai au souverain Maître

que vous retrouviez votre tranquillité. — Non, non, je ne veux plus que mourir. — Monseigneur, vous appartenez à votre pays ; dans peu de jours se donne une grande bataille. — Je le sais ; j'y vais courir, dans l'espérance d'y rencontrer la mort. — Cherchez-y la gloire, monseigneur, et conservez autant que vous pourrez un brave chevalier à la patrie. — Cruel devoir ! — Monseigneur, ce n'est pas tout encore : il faut me promettre que, d'une d'une année entière, vous ne quitterez l'armée de l'empereur. Le ciel veut que, pour ne pas faire de faute, on se tienne loin de l'occasion. — Eh bien ! je le promets. — Foi de chevalier ? — Foi de chevalier.

Alors, doux comme un mouton, il est remonté à cheval, et s'en est allé en soupirant. Que Dieu le conduise. S'il tient parole, nous en voilà quittes pour un an.

— Je respire, dit Molinet. — Il a bien fait, dit le comte de Salornay, en se rengorgeant : il auroit été forcé de combattre seul à seul avec moi, et il auroit payé de sa vie l'outrage qu'il a osé faire au seigneur de Salornay. Et vous, madame (en s'adressant à Nina), vous qui en êtes la cause... — Hélas ! monseigneur, c'est bien malgré moi. Je ne connois pas, je vous le proteste, ce chevalier qui s'emporte ainsi contre vous. Si je l'avois connu, je lui aurois bien dit qu'il auroit tort de prétendre à mon cœur... — Oh!

je ne sais que trop, que toujours il est occupé par l'image de Florestan, tout mort qu'il est. — Monseigneur, je suis votre épouse. — Sans doute, vous êtes mon épouse; et si vous n'êtes digne de ce titre, je saurai vous en punir. — Monseigneur, vous trouverez toujours en moi soumission et patience.

CHAPITRE XXXII.

Elle en avoit grand besoin, de soumission et de patience, la pauvre Nina. Chaque jour elle éprouvoit de nouvelles scènes et les plus mauvais traitemens : si bien qu'elle fît, elle se voyoit toujours gourmandée. Cependant, à force de combats avec elle-même, dans lesquels Rose la soutenoit, elle obtenoit d'immoler son sentiment à son devoir, et de témoigner à son tyran au moins ces douces prévenances, qui, au défaut de l'amour, font le charme des époux; mais elle recevoit en échange un si brutal accueil, que timide et peureuse, comme elle étoit devant lui, elle

n'osoit de long-temps en hasarder de nouvelles ; et lorsqu'elle n'en hasardoit plus, le méchant, au lieu de s'en prendre à soi-même, lui en faisoit le sujet de nouvelles querelles.

Il rendoit, d'une autre manière, Rose aussi malheureuse : mais celle-ci ne voyoit que les peines de sa chère maîtresse, et ne songeoit qu'à la consoler, comme Nina ne songeoit qu'à consoler sa chère Rose.

C'est ainsi qu'agissent les malheureux. En s'essuyant les larmes l'un à l'autre, ils les sèchent plus aisément ; surtout lorsqu'ils mettent entr'eux cette consolante religion, réfuge assuré des misérables, et qui donne au plus foible courage la

force de supporter les plus grands maux.

Nina et Rose avoient encore un grand moyen d'adoucir leurs peines : c'étoit la charité qu'ils trouvoient assez à exercer auprès des vassaux de Salornay. Plus d'un se trouvoit ruiné par un procès avec le seigneur, ou par des corvées, ou par d'autres vexations ; la misère étoit chez tous, et avec elle le découragement, les maladies, le désespoir. Ils se trouvoient si malheureux, qu'ils maudissoient leur existence, et se reprochoient d'avoir des enfans à qui ils n'auroient que des larmes et des souffrances à laisser en héritage.

Cette déplorable situation ne tar-

da pas à changer, sitôt qu'ils eurent pour dame la sensible Nina.

Elle possède une bourse particulière que son père lui a donnée, et lui entretient. Rose y joint ses épargnes; et toutes deux vont ensemble de chaumière en chaumière porter la joie et l'espérance. Où il n'y a que de la misère, c'est de l'argent; où il y a d'autres peines, ce sont des paroles de consolation; où il y a des maladies, ce sont des remèdes que Nina a composés, de bons alimens que Rose prépare, et des soins auxquels l'une et l'autre s'entr'aident à l'envi.

Il est vrai qu'elles se voyoient bien payées de tant de choses. Elles recueilloient mille bénédictions; et les bénédictions du pauvre sont une

momoie précieuse. On diroit un talisman qui augmente votre bonheur, si d'avance vous étiez heureux, et qui diminue vos peines, si vous aviez le malheur d'en avoir.

Elles portoient en outre la délicatesse jusqu'à faire honneur au seigneur de Salornay du bien qu'elles répandoient : mais le sentiment de la reconnoissance ne se leurre pas ainsi. Ces pauvres gens, en feignant de les croire, puisqu'elles le vouloient, savoient bien au fond qu'en penser. Aussi prioient-ils sans cesse le ciel de répandre ses faveurs sur leur dame, sur sa fidelle suivante. S'ils avoient prié pour leur seigneur, ç'auroit été le diable, afin qu'il l'emportât au plus vîte ; car ils l'avoient pris en haine bien da-

vantage, depuis qu'à tant de malheureux, qui l'étoient par lui, il avoit ajouté l'angélique Nina, et cette si charitable et si bonne Rose.

Le comte de Salornay vouloit bien permettre une bienfaisance qui ne lui coûtoit rien, et dont il croyoit partager les effets. D'ailleurs il n'en étoit instruit que d'une partie. Le tout lui auroit trop semblé, comme il étoit vrai, capable de faire encore paroître plus grand le mal que lui-même ne cessoit de faire.

CHAPITRE XXXIII.

Tandis que la belle et malheureuse Nina vivoit ainsi au château de Salornay, que se passoit-il à celui de Jouvence?

Hélas! le comte éprouvoit ce qu'éprouvera toujours un père sensible et honnête qui aura immolé sa fille. Bien que Nina mît tous ses soins à lui dérober ses peines, l'œil paternel ne les appercevoit que trop, et le pauvre comte gémissoit de ne pouvoir plus y apporter de remède. Il avoit la conscience bourrelée de remords sans cesse renaissans : il ne connoissoit plus ni paix pendant le jour, ni repos pendant la nuit. Enfin, il arriva

que le vin seul, en troublant un peu sa raison, suspendoit au moins ses tourmens interieurs.

Dès que Molinet eut fait cette découverte, il ne manqua pas d'en profiter, engageant de son air doucereux le comte à boire un coup de plus, puis encore un, et encore.... Si bien, qu'au lieu de le troubler seulement au point convenable à suspendre le sentiment de ses peines, il finissoit par lui faire perdre tout-à-fait la tête, et, par degré, il l'amenoit à l'abrutissement. Lorsqu'il en étoit là, il ne manquoit pas de lui demander quelque signature, dont il résultoit toujours une brêche aux propriétés du comte, qui, ne se relevant d'une vinée que pour tomber dans une

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

autre, alloit, ébréchant, réduisant sa fortune au point...

Mais nous verrons après ce qui en arrivera : retournons au château de Salornay, où nous pourrons entrevoir une lueur, non pas de véritable félicité, il n'en peut exister pour Nina, sans Florestan ; mais au moins l'apparence d'un sort moins rigoureux.

FIN DU TOME PREMIER.

avec la fureur de leurs antagonistes.

Enfin une espèce de hérault d'armes parut; un silence profond succéda au tumulte : « Peuple, dit-il, le disdard vous abandonne tous les prisonniers que voilà, à l'exception de cette femme, en montrant Aglaonice qu'on venait de lier à un poteau placé sur une élévation; que vos mains, s'appesantissant sur les traîtres, leur rendent la justice qu'ils ont bien méritée. » Aussitôt la foule se précipita comme un torrent sur les malheureux prisonniers, sans qu'ils changeassent de figure. Chacun se disputait le plaisir barbare de les frapper, de les déchirer; des femmes, des enfans, des vierges timides activaient, par leurs cris, la

fureur des bourreaux, ou même, changées en furies, plongeaient sans pâlir leurs mains dans le sang des victimes. Bientôt la place n'offrit plus que des lambeaux dispersés de tous côtés, et du sang qu'on foulait aux pieds. Quelques-uns des assassins portaient ces morceaux de chair ruisselans, comme des trophées; des enfans entre autres, dignes imitateurs de leurs parens, traînaient par les cheveux des têtes déjà livides, et souillées par la poussière, mais le plus grand nombre faisait pleuvoir une grêle de lambeaux sur Aglaonice, en l'accablant des plus dégoûtantes injures.

Le hérault se montra alors de nouveau à côté de la prisonnière, tandis que le bourreau, une main sur

la hanche et le bras tendu, reposant la pointe de son énorme cimeterre sur les planches, attendait le signal convenu. Peuple de Mahomet, dit-il, les grands coupables que vous venez de châtier, n'étaient rien auprès de celui qui reste à punir : la femme du traître Lokario, la complice de toutes ses criminelles entreprises, va recevoir le châtiment trop tardif de ses attentats, de ceux de sa famille et de toute sa race impie, contre la sublime Porte. Oui, oui, répondit toute la foule, périssent les Grecs, périssent les chrétiens, mort à Jésus, gloire à Mahomet ! c'est le seul prophète de Dieu. Aussitôt, le hérault se voilant la figure avec une draperie, le bourreau abattit, d'un seul coup de cimeterre, la tête d'Aglao-